

# *Cahiers* LITUANIENS



N°4 - Automne 2003 - 4<sup>e</sup> année



[www.cahiers-lituanien.org](http://www.cahiers-lituanien.org)

# *Cahiers* LITUANIENS

**Revue en langue française sur la Lituanie**

*« Nous devons faire l'Europe non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui.*

*Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »*

*Robert Schuman, novembre 1958*

**N°4 / 2003**

Strasbourg, automne 2003

---

Revue publiée avec le concours de la  
Fondation Robert Schuman (Paris)  
et l'appui de l'Institut Lituanien (Vilnius)  
et de Books from Lithuania (Vilnius)

**Illustration de couverture :**

sculpture « *Vandens nešėja* » (*La porteuse d'eau*)  
par Antanas Mončys (1977), Musée-Maison Mončys à Palanga

Les Cahiers Litvaniens sont édités par :  
Association Alsace-Lituanie  
B.P. n° 71  
67061 Strasbourg-Cathédrale  
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :  
Liucija Baranauskaitė, Aldona Bieliūnienė, Marie-Françoise Daire,  
Annie Dumoulin, Liudmila Edel-Matuolis, Ona Kažėkauskaitė,  
Guido Michelini, Yves Plasseraud, Laurence Rey, Saulius Žukas.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)  
ISBN 2-9510154-9-6 (pour le n°4)

Conditions d'abonnement : 1 an : 10 euros, 2 ans : 18 euros

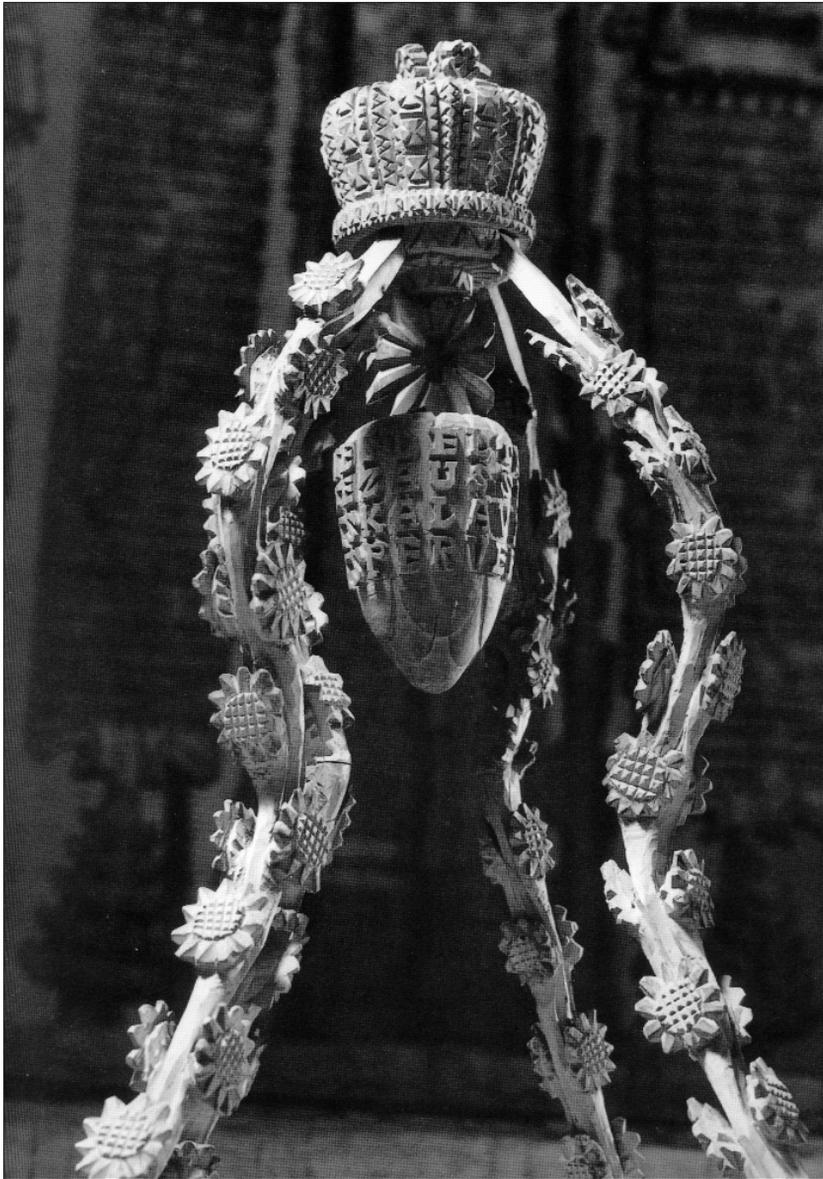
© Alsace-Lituanie / Cahiers Litvaniens, 2003  
Maquette et mise en page : Pierre Potier  
Impression : **XXXXX**  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2003  
Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.  
Les manuscrits non sollicités ne sont pas retournés.  
Imprimé en France

Les sommaires des précédents numéros sont consultables sur le site internet  
**[www.cahiers-litvaniens.org](http://www.cahiers-litvaniens.org)**

# Sommaire

	<i>Pages</i>
<b>Éditorial</b>	5
<i>HISTOIRE</i>	
<b>Les guerriers lituaniens de Napoléon</b> <i>par Jean Grison, historien</i>	7
<b>Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946)</b> <i>Mémoires de Aldona Grauziūnytė, avec une introduction d'Alain Rechner</i>	13
<i>LANGUE ET CULTURE</i>	
<b>Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne</b> <i>par Arnoldas Piročkinas, linguiste, Vilnius</i>	23
<b>Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire</b> <i>par Ugnė Karvelis, auteur, traductrice, diplomate</i>	31
<b>Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie</b> <i>par Patrick Donabédian, docteur en histoire de l'art, Paris</i>	34
<b>Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien</b> <i>par Philippe Edel, Strasbourg</i>	43
<i>LITTÉRATURE : TRADUCTION INÉDITE</i>	
<b>"L'annuaire téléphonique" une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė</b> <i>traduite du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis</i>	45
<b>Turinys</b> lietuvių kalba <b>Summary</b> in English	48



Lionginas Šepka  
*Jėzaus Širdis (Le Cœur de Jésus)*  
1950-1960, fragment du monument funéraire à son frère Petras.

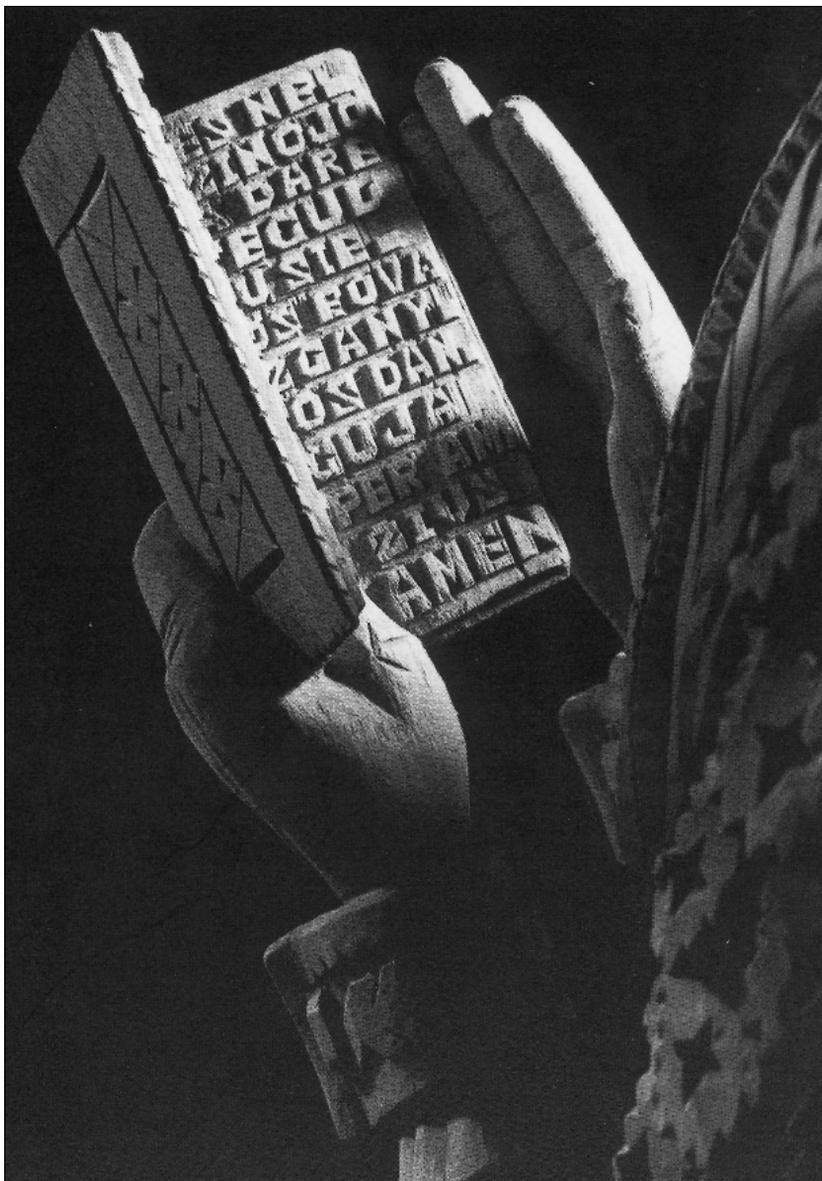
# Editorial

*par Philippe Edel*

En douze ans, de 1941 – début de l'épuration soviétique en Lituanie – à 1953 – fin de la guerre de résistance –, la Lituanie perdit près de 30 % de sa population. En juin 1941, 23 000 personnes furent déportées en Sibérie par le régime soviétique, puis 50 000 Allemands de Lituanie partirent en exode. De fin 1941 à 1944, 220 000 Juifs de Lituanie furent exterminés pendant l'occupation par l'Allemagne national-socialiste. En 1943-44, 10 000 personnes furent envoyées aux travaux forcés en Allemagne pendant que 60 000 autres Lituanais fuyaient en Occident. En 1945, 140 000 habitants germanophones de la région de Klaipėda étaient expulsés alors que, entre 1945 et 1946, plus de 200 000 habitants polonisants de la région de Vilnius fuyaient vers la Pologne. De 1945 à 1953, 250 000 Lituanais furent déportés dans les régions orientales et septentrionales de l'URSS. De 1941 à 1953, près de 25 000 combattants de la résistance et 12 000 activistes et partisans du régime soviétique furent tués. Dans ce contexte, les mémoires d'Aldona Grauzinytė constituent un témoignage important – rare en langue française – sur les déportations de masse organisées par le pouvoir soviétique contre les « ennemis de classe ». Il est précédé d'une introduction par Alain Rechner, qui connaît bien la Lituanie pour avoir été le premier lecteur de français à l'université de Vilnius depuis l'annexion soviétique, et pour être un proche du témoin.

A l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Jurgis Baltrušaitis, deux textes vous sont proposés : une présentation du grand historien français d'origine lituanienne, par Ugnė Karvelis, ancien ambassadeur auprès de l'Unesco, décédée l'an dernier et dont nous voulons ainsi rendre hommage en publiant à titre posthume ce texte inédit, et un texte de Patrick Donabédian, docteur en histoire de l'art, spécialiste de l'Orient chrétien et diplomate français, anciennement en poste à Vilnius. Ce dernier texte est consacré aux travaux de Jurgis Baltrušaitis sur l'art chrétien de Transcaucasie, une frontière de l'Europe bien éloignée de la Lituanie ce qui démontre la curiosité, l'ouverture d'esprit et la perspicacité de l'élite intellectuelle de ce petit pays.

A quelques mois de l'entrée de la Lituanie au sein de l'Union européenne, une meilleure connaissance – par le public français – de ce pays balte et de ce qu'il peut nous apporter face à un destin de plus en plus commun, reste pour nous un objectif prioritaire.



Lionginas Šepka

*Švč. Mergelė Marija (La Sainte Vierge)*

1955, fragment du monument funéraire à son frère Petras.

# Les guerriers lituaniens de Napoléon I<sup>er</sup>

*par Jean Grison*

En 1812, alors qu'une grande partie de l'Europe est déjà sous le joug de la France impériale, Napoléon I<sup>er</sup> décide d'attaquer la Russie du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, son allié depuis le traité de Tilsit<sup>1</sup>.

Sous la pression de Napoléon, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche-Hongrie doivent participer à cette guerre. De même, la Confédération du Rhin, les royaumes de Westphalie, d'Italie et de Naples ainsi que le grand-duché de Varsovie sont dans l'obligation de fournir leurs contingents d'hommes à cette Grande Armée cosmopolite, dont les effectifs se montent à quatre cent mille hommes environ.

Le 24 juin 1812, Napoléon, à la tête d'une partie des troupes d'invasion, traverse le Niémen près de Kaunas. La petite histoire rapporte ici un incident qui a été, par la suite, considéré comme un présage annonçant les malheurs de cette « campagne de Russie » : surpris par la fuite d'un lièvre détaillant entre ses pattes, le cheval de l'empereur fait un écart, désarçonnant son cavalier qui roule à terre et se relève aussitôt sans mal. Or, cette chute anodine sera rappelée plus tard comme un signe du destin.



Place de l'hôtel de ville de Vilnius lors de la retraite de la Grande Armée en 1812

Arrivé à Vilnius<sup>2</sup>, Napoléon décide de faire de cette ville la base de ses futures opérations et sa capitale administrative et militaire. Malgré son génie d'organisateur, l'empereur se trouve confronté à des problèmes

<sup>1</sup> L'entrevue de Tilsit a eu lieu sur le milieu du fleuve Niémen, en juillet 1807, donc cinq ans plus tôt.

<sup>2</sup> À l'époque, les Français disaient Vilna (comme les Russes) pour Vilnius et Kovno (comme les Polonais) pour Kaunas.

insolubles, tel que le ravitaillement des troupes qui n'est pas assuré. La ville ne peut fournir que 6 000 rations alors qu'il en faudrait 100 000 ! Cependant, l'empereur garde son sang-froid, se veut rassurant alors qu'il se promène en ville. Ici, il s'entretient en latin<sup>3</sup> avec quelques citadins, là il boit un verre de bière avec des ouvriers qui construisent un pont. Il loge dans le palais épiscopal où avait séjourné Alexandre. De tous côtés lui arrivent de mauvaises nouvelles : en bref, l'intendance ne suit pas le gros des armées. En conséquence, des bandes de déserteurs se répandent dans les campagnes à la recherche de nourriture pour le plus grand dommage des populations<sup>4</sup>.

Devant s'enfoncer dans de vastes territoires inconnus, Napoléon doit assurer ses arrières, et notamment s'attirer la sympathie des autochtones. Il s'adresse donc, dans ce but, à la classe dirigeante, la noblesse. Mais celle-ci est divisée : les uns restent attachés à Alexandre I<sup>er</sup><sup>5</sup> alors que d'autres font confiance à Napoléon, le grand empereur qui vient de ressusciter la Pologne à travers « le duché de Varsovie ». C'est le parti des polonisants, fidèles à l'esprit de la Constitution du 3 mai 1791. Enfin, le plus grand nombre se sent et se veut tout simplement Lituaniens, rejetant à la fois l'option russe ou polonaise. L'empereur français parvient cependant à motiver ses interlocuteurs en déclarant que la Liberté se mérite et les engage à faire la guerre avec lui. Ce sont des paroles qui lui attirent le plus grand nombre de partisans. Il s'efforce de recevoir les autorités civiles et religieuses et d'être aimable avec tous. Il entre dans les églises, suit la messe le dimanche et assiste même à un bal offert par la noblesse.

Quant aux paysans, toujours sous la loi du servage, ils attendent tout de Napoléon, le chef du pays qui a fait la Révolution. Grâce à lui, ils seront affranchis, pensent-ils. Mais, avec eux, Napoléon joue aussi la prudence : il se garde bien de promettre quoi que ce soit de définitif ; il reste dans le vague pour ne pas mécontenter les nobles. Ainsi chacun peut-il rêver d'un avenir meilleur. Un immense espoir est né : les nobles pensent que leur pays va de nouveau être indépendant, avec ou sans la Pologne, alors que les paysans attendent, eux, la fin du servage. C'est donc sans difficulté que le Gouvernement provisoire lituanien, mis en place par les Français, trouve des gentilshommes préposés à la Garde nationale et à la Gendarmerie.

---

<sup>3</sup> Le latin reste encore la langue internationale du clergé et des milieux cultivés alors que le français est la langue par excellence de l'aristocratie. Notons que Alexandre I<sup>er</sup> parlait mieux le français que Napoléon.

<sup>4</sup> Au début, les hommes quittaient les rangs pour se procurer à manger. Puis, certains prirent goût à piller, semant la terreur dans les campagnes. Lire aussi les souvenirs d'un curé lituanien ayant rencontré Napoléon, Mercure de France, 15-III-1923.

<sup>5</sup> Pour comprendre l'état d'esprit de la grande noblesse lituanienne qui, depuis 1795, est devenue « russe », il faut lire les mémoires d'Hélène Potocka, née Radziwill, de la comtesse de Choiseul-Gouffier, née Thiesenhaus, et du comte Oginski.

Le 5 juillet, Napoléon crée, par un édit impérial, une armée lituanienne. Dans un premier temps, la mobilisation de 15 000 hommes est prévue. Mais, comme il faut les habiller, les équiper et les armer, et que ni les autorités impériales françaises, ni la Commission militaire lituanienne n'ont d'argent, on nomme officiers supérieurs les nobles les plus fortunés pour qu'ils participent aux frais d'équipement, et on demande aux autres de payer leur grade et de prendre en charge leurs propres servants. Napoléon pallie ainsi les difficultés de financement. Malheureusement, les apports des uns et des autres ne représentent qu'un sixième des fonds nécessaires, car ils sont eux-mêmes sans ressources : les Russes ont déjà prélevé les impôts, brûlé les magasins, emmené les chevaux. Et puis, la Grande Armée, attendant en vain des chariots de ravitaillement, s'est elle-même nourrie sur le pays, réquisitionnant des milliers de chevaux échappés aux Russes, ainsi que les dernières réserves. La formation de cinq régiments d'infanterie de 2 000 hommes chacun était prévue et on pensait que, pour fin août, ils seraient en état de combattre. Déjà, 350 étudiants de l'université de Vilnius se sont fait inscrire.

Napoléon s'intéresse surtout à la cavalerie : quatre régiments montés de mille hommes chacun devaient entrer en ligne fin septembre. De plus, était prévue la création du 3<sup>e</sup> Régiment de cheveu-légers – lanciers de la Garde, composé de nobles équipés et montés à leurs propres frais. Corps d'élite, ces cavaliers devaient avoir une certaine taille, leurs chevaux répondre aux normes exigées et leurs uniformes devaient être impeccables pour ne pas jurer avec les autres régiments de ce corps. Les appelés ne pouvant faire face à ces exigences, Napoléon s'en occupe personnellement et ... tout est trouvé : de l'argent est débloqué, l'intendance fournit les tenues et les chevaux sont choisis parmi ceux qui avaient été réquisitionnés en Prusse. Un escadron de cavaliers tatars, habillé et équipé à l'orientale, est rattaché à ce 3<sup>e</sup> régiment de prestige. Ces hommes, descendants de la Horde d'Or, qui, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, s'étaient établis dans le grand-duché de Lituanie, étaient connus de tous pour leur vitesse de déplacement et leur ardeur au combat<sup>6</sup>.

Tels étaient les guerriers lituaniens qui devaient s'incorporer à la Grande Armée. Mais à côté de ces troupes officielles, des volontaires s'étaient levés spontanément pour participer aux combats : ainsi, près de Telšiai, 2 000 nobles et paysans formèrent un régiment de chasseurs à

---

<sup>6</sup> C'est au temps des grands-ducs Algirdas, Kęstutis et Vytautas, entre les années 1360 et 1399, que les Tatars s'installent dans le grand empire lituanien. Gardant leurs us et coutumes, ils forment des communautés inassimilables et la garde personnelle des grands-ducs. Il existe, encore de nos jours, une communauté tatare qui vit en marge des villages lituaniens près de Trakai.

pie et trois escadrons de cavalerie présentés par le Gouvernement provisoire aux autorités françaises, qui le pressaient de recruter du monde.

Dès les premiers jours d'août, six bataillons de chasseurs à pied étaient déjà opérationnels. Ces hommes avaient été recrutés, pour la plupart, parmi les gardes forestiers privés. Entre les premières prévisions et l'incorporation effective de l'ensemble des appelés, il y eut plus d'un mois de retard. Certains hommes, faute d'équipement, rentrèrent même chez eux ! Napoléon, prévenu de ce contretemps, fait donner des fonds et ordonne à ses intendants de régler au plus vite ces affaires, afin que ces nouveaux combattants puissent entrer en ligne. D'autre part, les responsables de la Commission militaire lituanienne regroupent 2 400 déserteurs de l'armée russe et les incorporent dans les nouvelles formations.

À côté de ces hommes prêts à faire la guerre sous les ordres des Français, d'autres Litoniens font partie de la Grande Armée, combattant sous les drapeaux polonais et prussien. Ce sont notamment des soldats enrôlés dans les provinces de la rive gauche du Niémen, provinces coupées de la Lituanie historique et rattachées à la Pologne<sup>7</sup>. C'est ainsi que les Litoniens se préparent à participer à cette grande guerre alors que les armées napoléoniennes se dirigent vers l'Est inconnu. Les villes tombent les unes après les autres, et c'est l'arrivée à Moscou, puis l'ordre de la retraite donné le 19 octobre.

Le même jour, à Slonim, situé entre Vilnius et Brest-Litovsk, le 3<sup>e</sup> cheveu-légers lituanien est anéanti : les rescapés – 253 hommes et officiers – sont faits prisonniers. Minsk, sur une des voies principales qui rallient Vilnius à Moscou, est devenue un centre de ravitaillement important. Pour défendre cette base, les 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> Régiments<sup>8</sup> d'infanterie litoniens y sont affectés. A peine arrivés, peu nombreux, ils ne peuvent tenir tête aux ennemis décidés à prendre cette ville stratégique. Ils subissent de lourdes pertes. Minsk est perdue.

La retraite continue dans des conditions de plus en plus difficiles, avec le froid qui augmente et le ravitaillement qui diminue. Dans les circonstances les plus graves, les officiers supérieurs français ont recours aux auxiliaires litoniens dont la connaissance des régions traversées s'avère précieuse, mais aussi en raison de leur résistance physique et de

<sup>7</sup> C'est la région de Podlachie qui, en 1569, se rattache directement à Cracovie. En 1773-95, elle est annexée par le roi de Prusse. En 1807, Napoléon l'offre à Alexandre 1<sup>er</sup>. On y parlait à la fois lituanien, latin, polonais, russe, allemand, français et yiddish.

<sup>8</sup> Les numéros des régiments étaient donnés au fur et à mesure de la constitution d'une unité prête au combat. Les régiments litoniens sont inscrits après ceux des Polonais.

leur habileté à trouver des solutions aux problèmes les plus insolubles, tels que trouver un abri ou quelque nourriture qui redonne courage aux plus abattus et sauve de la mort ceux qui leur font confiance<sup>9</sup>.

Alors que Napoléon fait retraite avec le gros de ses armées et que l'on approche de Vilnius, il apprend la conspiration du général Malet, ce qui le contraint à repartir précipitamment vers la France. Sa petite escorte, triée sur le volet, n'est composée que de cavaliers lituaniens et polonais, capables de résister au froid le plus vif et aux incertitudes d'une longue course pleine d'imprévus.

Vilnius était considérée par tous les rescapés de la Grande Armée comme le havre où leurs malheurs prendraient fin. Ils y affluent en désordre par des températures avoisinant les -25 degrés ! La ville est bientôt totalement submergée par ces hordes d'affamés et de malades. Les citadins ne peuvent bien sûr les secourir tous. Certains craignent aussi les représailles lors du retour des Russes. Aussi les vit-on de plus en plus souvent fermer leurs portes, se barricader chez eux et rester sourds à tous les appels.

Lorsqu'il devint évident que les Cosaques allaient entrer dans la ville, des familles qui soignent des malades n'hésitent pas à les jeter brutalement dehors<sup>10</sup>. Lorsque l'ordre de repli est donné, l'état-major général, craignant que les Lituaniens ayant collaboré avec les armées napoléoniennes ne tombent aux mains des Russes, les fait évacuer en priorité. Ce sont 5 à 600 cavaliers lituaniens qui partent donc les premiers en direction du fleuve Niémen pour atteindre la Prusse. Ils ont pour mission d'accompagner les convois prioritaires, de protéger les malades et les blessés d'attaques ennemies. En cours de route, les recrues lituaniennes non encore instruites leur sont adjoindes.

Aucune résistance efficace n'ayant pu prendre corps sur le Niémen, combattants et recrues lituaniens se retrouvent à Königsberg, capitale de la Prusse. Pas assez nombreux pour former des régiments indépendants, ils sont alors répartis dans les armées polonaises et françaises, où ils participent aux différentes campagnes de 1813-1814. Lorsque Napoléon fut envoyé à l'île d'Elbe et que les Coalisés lui permirent de conserver une troupe symbolique, des Lituaniens firent partie de ce dernier carré de fidèles.

<sup>9</sup> Les cavaliers lituaniens (comme les Polonais) s'étaient munis de fers à glace pour leurs chevaux. Ils passaient là où les autres tombaient. Connaissant les mœurs des paysans, ils découvraient encore des réserves de ravitaillement dans des caches que personne n'avait vues avant eux, bien que des dizaines de chercheurs étaient passés avant eux.

<sup>10</sup> Certains historiens accusèrent les Juifs d'avoir principalement commis ces méfaits. En réalité, ce sont des habitants de toute origine et religion qui, ayant peur d'être accusés de collaboration avec l'occupant, voulurent, par ces actes inhumains, montrer leur « patriotisme russe ». Les blessés jetés à la rue devaient, pour la plupart, même bien soignés, ne pas survivre pour cause de gangrène, dysenterie et épuisement général. Il en mourut des milliers dans les hôpitaux.

On pourrait croire qu'après le fol espoir suscité par Napoléon, les Litvaniens voulurent oublier cette période pour eux si cruelle. Pourtant, une partie de la noblesse, tout en se ralliant de gré ou de force à Alexandre I<sup>er</sup>, conserva intacte sa vénération pour Napoléon et, les paysans, restés asservis, continuèrent de rêver de la France, pays de la Liberté ! Les révolutions manquées de 1831, 1863 et 1905 eurent, partiellement pour cause les rêves de 1812<sup>11</sup>.

En 1937, la république indépendante de Lituanie trouva le prétexte des 125 années passées depuis le séjour de Napoléon à Vilnius pour fêter la France. De même, en 1989, l'université de Vilnius célébrait solennellement le bicentenaire de la Révolution française<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Cinquante mille soldats de la Grande Armée, pour la plupart français, furent ensevelis en terre lituanienne. Jusqu'en 1939, ces tombes furent entretenues. Ensuite, la terreur stalinienne empêcha les Litvaniens de s'occuper de ces morts alors qu'ils subissaient eux-mêmes, les pires sévices et devaient pleurer leurs propres morts assassinés ou déportés.

<sup>12</sup> 250 personnes (dont deux ministres) étaient rassemblées dans la grande salle de l'université pour la cérémonie du Bicentenaire. Donnant une communication en français, l'auteur de ces lignes, seul Français y assistant, fut compris par l'assistance, qui, debout, chanta la Marseillaise dans notre langue.

# Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946)

*Mémoires d'Aldona Graužinytė-Matulevičienė, Kupiškis*

## Introduction par Alain Rechner, Paris

Rappelons le contexte historique de ce témoignage. Comme on le sait, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1918, la Lituanie, tout comme la plus grande partie de la Pologne, était annexée à l'Empire russe des Tsars. Après la Première Guerre mondiale, la Lituanie devint un état indépendant, mais sur un territoire plus petit qu'actuellement, car la ville de Vilnius et ses environs furent alors rattachés à la Pologne. La capitale en était Kaunas.

Tout changea avec la Seconde Guerre mondiale. Les clauses secrètes du pacte germano-soviétique, conclu en août 1939 entre Hitler et Staline, laissèrent de fait la Lituanie dans l'influence soviétique. Après le partage de la Pologne, à partir de septembre-octobre 1939, la Lituanie reste théoriquement indépendante (le territoire de Vilnius lui étant rendu) mais un pacte d'assistance lui est imposé et elle est obligée d'accepter le casernement de 20 000 soldats soviétiques sur son territoire.

En juin 1940, tout change à nouveau. À partir du 15 juin, les troupes soviétiques entrent dans la capitale Kaunas, un gouvernement pro-soviétique est proclamé, et le 21 juillet 1940 la Lituanie devient une République de l'Union soviétique ; cette annexion ne sera jamais reconnue *de jure* par la France.

Le récit d'Aldona Graužinytė commence en fait en 1931, bien que son arrestation, celle de leur famille et leur déportation en Sibérie datent du 14 juin 1941, et il s'achève à son retour en 1946.

La famille Graužinis est une famille aisée, de petite noblesse lituanienne ; le père, Klemensas, né en 1890, mort accidentellement en 1939, était "baron" et député au *Seimas*, la Diète de Lituanie. Les parents habitaient une belle demeure à Kaunas, la capitale d'alors, possédaient une assez grande propriété agricole et des terres à Kurkliai, près de Anykščiai, à 80 km au nord de Vilnius. La sœur aînée d'Aldona, Danutė, qui a 20 ans en 1941, se souvient avec nostalgie des bals de la bonne société lituanienne auxquels elle était invitée dans sa jeunesse. Aldona,

qui n'avait que dix ans en 1941, a le souvenir de ses poupées et embellit la splendeur de ce passé familial.

En mai-juin 1941, alors que les Soviétiques perçoivent bien l'hostilité de la majorité des Lituaniens à leur égard, de par leur origine sociale "bourgeoise" et noble, la famille

Graužinis était suspecte au pouvoir communiste. Le régime stalinien était sans pitié à l'égard de toutes les personnes suspectes : elles devront être exécutées ou déportées.



Dans les camps de déportation en Sibérie (archives de Baltos Lankos)

La mère, Bronė Graužinienė, les trois filles Danutė, Rita, Aldona, et le fils Kazimieras Graužinis furent donc arrêtés le 14 juin 1941, soit huit jours avant l'attaque de l'Allemagne d'Hitler contre l'URSS (21-22 juin 1941) ; déportés en Sibérie, ils sont séparés les uns des autres, la maman et Danutė dans un camp près de Krasnoïarsk, Kazimieras dans un camp pour hommes – où il mourut – les deux filles Aldona et Rita envoyées quelques mois plus tard dans un orphelinat, afin qu'elles soient totalement coupées de leur milieu et éventuellement adoptées par des familles communistes.

Aldona fait ci-après le récit de sa déportation. Les conditions de vie ont été très pénibles, du fait du climat et du milieu naturel hostile de la Sibérie. De plus, après l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht en juin 1941, toute la population a alors connu des conditions très dures, et les déportés de Sibérie une vie encore plus pénible.

Durant ce temps, la Lituanie fut occupée par les armées de l'Allemagne national-socialiste. Au total, on estime qu'environ 300 000 personnes, dont 220 000 israélites, périrent pendant la période hitlérienne. En 1943-1944, l'Armée rouge repoussa la Wehrmacht. En juillet 1944, la Lituanie est de nouveau occupée par les Soviétiques. Plus de 80 000 Lituaniens s'enfuient à l'Ouest et une guerre de résistance s'installe contre le pouvoir soviétique. Lorsque Aldona Graužinytė le retrouve en 1946, c'est un pays bouleversé par la guerre qu'elle découvre. Elle vivra plus de 45 ans en URSS, la Lituanie ne retrouvant son indépendance qu'en 1990.

Je suis née le 21 mars 1931. On raconte que ma mère, alors enceinte de moi, trouva ma tante évanouie dans un sauna. Ma mère voulut porter secours à sa sœur, mais la porte d'entrée du sauna était fermée de l'intérieur. Comme elle ne parvenait pas à l'ouvrir, elle frappa d'un grand coup avec sa main dans la petite fenêtre vitrée de la cabane. L'air frais rentrant dans le sauna, ma tante revint ainsi à elle ; mais, en sortant du sauna, elle trouva à son tour ma mère, sans conscience, étendue à terre dans un bain de sang. C'est ainsi que je suis née.

On a dit que j'étais une enfant maigri-chonne et fragile. Mes parents étaient donc pressés de me baptiser. Tante Martina était persuadée qu'elle me tenait pour la dernière fois dans ses bras, et que j'allais mourir. Mais non ! Jusqu'à cinq ans, j'eus une enfance heureuse. Cependant, un jour, mes parents partirent en excursion à Klaipėda et Palanga et laissèrent leurs enfants à la maison, sous la surveillance d'autres jeunes plus âgés. J'étais vraiment "casse-cou", ce qui causa une catastrophe : quand notre domestique apporta et posa sur la table la soupière remplie de bouillon, je montai rapidement sur une chaise et, à travers la longueur de la table, j'attrapai la soupière : la chaise bascula et moi, ne voulant lâcher prise, je roulai sous la table. La soupière se cassa et le bouillon brûlant se déversa sur moi. Je criai alors de peur et de douleur ! Tous accoururent dans la salle à manger. Ma grande sœur Danutė, âgée de quinze ans, et la domestique m'amènèrent à l'entrée où se trouvait un tonneau d'eau froide. On m'y trempa.

Quand on me déshabilla, les vêtements collaient à la peau et je vis le sang envahir ma poitrine et mon petit ventre. Je perdis alors connaissance. La peau se détachait de mon corps. Je restai alitée pendant trois jours. A mon chevet, parents et médecins se relayaient. Tous les jours, on m'endui-

sait d'huile et on croyait que j'allais mourir. Mais non !

Les mois passèrent. La première fois que l'on me fit sortir dehors, j'arrivais à peine à marcher. J'étais vêtue d'une robe très légère et bien large pour que mes habits ne frottent pas contre la plaie qui devait cicatriser. Voilà encore une chance qui me fut donnée de vivre.

Je me souviens très clairement de toute mon enfance, lorsque Papa était encore vivant. Il m'aimait beaucoup, peut-être parce que j'étais la plus jeune et que je lui ressemblais énormément. De temps en temps, nous allions ensemble à l'opéra et au ballet à Kaunas. Nous étions tous deux dans la loge principale et cela me plaisait beaucoup. Papa aimait aussi chanter.

Malheureusement, ces instants de bonheur furent courts. En 1939, j'avais huit ans, lorsque survint un très grand malheur. Par temps de pluie et d'orage, mon père s'était dépêché d'aller ranger les foins dans les champs. Une demi-heure plus tard, mon frère Kaziukas (Kazimieras) sortit le chercher. Il retrouva Papa étendu sans vie sur la colline de Palanga. Il s'était réfugié sous un grand sapin sur lequel la foudre était tombée et il avait été foudroyé.

Maman restait seule avec quatre enfants. Les plus âgés, ma sœur Danutė et mon frère Kaziukas, étudiaient à Kaunas. Rita et moi restions souvent avec



La famille d'Aldona Grauzinytė-Matulevičienė

Maman. Je ne me souviens plus précisément à quel moment "ça a commencé", mais les soucis sont arrivés. Les adultes murmuraient que quelqu'un avait fui pour se cacher quelque part. Des tanks commencèrent à arriver à Lazutkos. Nous, les enfants, allions à leur rencontre. Je me souviens de la route pleine de trous et de poussière, et de l'odeur puante des tanks. Nous, les enfants, ne comprenions pas grand chose à tout cela, mais voyions bien que Maman et notre entourage étaient très préoccupés.

Le 14 juin 1941, très tôt le matin, nous entendîmes, dans la cour, le rugissement d'une voiture et, quelques instants plus tard, on frappa à la porte. « *Otkroïte* » (« Ouvrez » en russe). Maman, effrayée, ouvrit la porte. Dans la chambre à coucher sont entrés quelques soldats en uniforme. L'un d'eux cria : « *Sobiraiisia* » (« Préparez-vous »). Maman fondit en larmes, nous aussi. Maman ne savait ni où nous partions, ni ce qu'il fallait emporter. Ne sachant pas ce que l'on avait le droit de prendre, j'ai commencé à emballer mes poupées. Maman m'a expliqué que notre "déménagement" était strictement réglementé : il fallait laisser les jouets aux enfants des domestiques. Elle insista pour que toute la famille partît en même temps. Nous avions donc fixé rendez-vous à Jonava, où Danutė et Kaziukas étaient venus de Kaunas nous rejoindre.

Je ne me rappelle pas combien nous fûmes à nous retrouver à Jonava. On nous enferma dans des wagons à bestiaux. Autour de nous résonnaient pleurs et lamentations. Entassés dans le wagon, nous dormions sur des planches de bois, serrés en rang les uns contre les autres. Dans un coin, un trou dans le plancher servait de toilettes. Une femme monta une toile comme paravent autour du trou. Une fois par jour, le train s'arrêtait ; les portes s'ouvraient et on nous balançait quelques paquets de pain noir et des seaux

d'eau. On nous traitait comme des sacs de pommes de terre.

Je me souviens d'une nuit terrible de bombardements. Je ne sais pas en quel lieu cela pouvait être. La guerre commençait. A travers la petite fenêtre du wagon, on voyait la lumière blanche des projecteurs poursuivre les avions dans le ciel. Autour de nous, tout le monde priait à voix haute, pleurait, et le train roulait toujours et toujours...

Le plus terrible arriva. Les gens commencèrent à mourir. Dans notre wagon, il y avait une vieille grand-mère juive, Murchik ; elle n'a pas résisté longtemps. Allongée dans un coin sous une couverture, lorsque le train s'est arrêté, les soldats l'ont emportée.

Plus tard, les cris et les douleurs ont recommencé, lorsque les hommes ont été emmenés. On les enferma dans un camp distinct. C'est ainsi que nous fûmes séparés de notre frère Kaziukas. Nous ne l'avons jamais revu. Près d'un an plus tard, nous apprîmes qu'il était mort d'une méningite.

Après un bon mois de voyage (juillet 1941), nous sommes arrivées à la gare de Rechioty, en pleine taïga. Pendant trois ou quatre mois, nous sommes restées auprès de notre Maman. Mais dès le début, la direction du camp l'envoya dans la taïga pour couper du bois. Nous appréhendions chaque jour le moment terrible où l'on nous séparerait de notre mère, mais nous avons fêté ce Noël (1941) ensemble. Je me souviens d'une maîtresse, Mišelina Glemžaitė, qui fabriqua avec du fil des jouets de toute sorte pour décorer le sapin. Elle enfila des morceaux de pain noir qu'elle mettait en boules pour en faire un chapelet. Les femmes échangeaient des bijoux, des petites croix en or, des montres contre des miches de pain.

Notre mère avait rapporté un seau

de graisse qui nous aida à survivre. Dans le camp, il y avait des Chinoises. Elles savaient bien coudre et nous ont broché des papillons sur nos bérets.

J'ai oublié presque tout ce qui constituait la vie des femmes dans notre baraque. J'avais alors dix ans. On les voyait revenir le visage et les mains gonflés par le travail. Leur corps et leur sang étaient dévorés par les *mochkès*, les moustiques voraces de la taïga. Les moins résistantes mouraient. Les femmes racontaient que les hommes du camp, eux aussi, tombaient comme des mouches.

Juste après le Nouvel An (janvier 1942), le pire est arrivé. Les enfants allaient être séparés de leur mère. Je ne me souviens plus combien nous étions, mais les cris des enfants et de leurs mères retentissent encore dans mes oreilles. Les enfants furent séparés, les uns envoyés dans des orphelinats pour nouveau-nés et très jeunes enfants, les autres, dont nous, dans des "maisons pour enfants". Rita et moi fûmes arrachées des bras de Maman. En nous quittant, elle nous demanda de ne pas oublier nos noms, nos prénoms et notre père.

On nous embarqua dans une camionnette avec d'autres enfants, on nous plaça tout près des grilles en nous couvrant de couvertures. Nous avons roulé environ 800 kilomètres. Je ne me souviens plus ni comment, ni quand nous sommes arrivés à l'orphelinat. C'était terrible de ne connaître personne, à part ma sœur Rita. Autour de nous, tous parlaient russe et nous ne comprenions rien.

Ainsi commença notre nouvelle vie à l'orphelinat de Semionova. Avec nous se trouvait un autre garçon lituanien, Vytas Skadauskas, mais un an plus tard, il fut emmené avec ma sœur Rita pour travailler dans une école technique de chemins de fer, et je restai toute seule.

En quelques mois, j'appris le russe et, lorsque cinq ans plus tard (en 1946) ma sœur Danutė vint me chercher, j'avais du mal à parler lituanien. Au lieu de dire « *lampa dega* » (« la lampe est allumée »), je disais « *lampa geda* » (« c'est dommage pour la lampe »).

Mon adresse était : camp de Krasnoïarsk, quartier Uralskij, village de Semionova. L'orphelinat était à 21 km du centre du camp. Il y avait des bâtisses en bois, toutes de même hauteur, dans lesquelles habitaient des enfants de peuples différents. Je me souviens de quelques noms : Hilda Pendikijai-nen et Jusma Aima (deux Finlandaises), Galia Smislova (une Russe), Maria Korcik (une Kalmouke) et Dina Schpekovskaya (une Polo-naise). Cette dernière était très jolie, mais il lui manquait une jambe ; elle marchait avec des béquilles et jouait de la guitare. Elle chantait souvent avec une des Finlandaises.

Nos éducatrices étaient Marija Ivanovna Gorshkova et Darija Grigorievna, qui portait une tresse. Marija Ivanovna était grande, brune, avec un visage osseux et avait perdu un œil. Notre chambre était une grande pièce avec, au centre, un four et une grande cheminée, et 30 lits autour.

Les premiers jours, je ne pensais qu'à Maman. Je me souvenais où elle vivait, de la baraque à lits à deux étages sur lequel je dormais auprès d'elle. Le matin, nous allions suivre du regard les soldats en manteaux de fourrure qui partaient au-delà de la grille d'entrée du territoire. Nous restions plantées au milieu de la cour guettant le camion noir qui emmenait les femmes au travail. Chacun cherchait du regard sa mère, sa sœur. Notre territoire était entouré d'un mur en bois. Au-dessus, il y avait du fil de fer barbelé et, en dessous, de petites guérites qui abritaient les gardiens. Souvent, on voyait passer les trains qui entraient et sortaient de la taïga. Ils emmenaient les

hommes au travail ; ces derniers étaient assis les uns contre les autres sur des plates-formes à ciel ouvert, même par grande tempête. Les femmes nous racontaient que la plupart d'entre eux n'en revenaient pas vivants et mouraient de faim et de froid. Les femmes résistaient plus longtemps, elles avaient des réserves de nourriture et échangeaient leurs quelques richesses contre du pain.

Sur le territoire circulaient aussi des « *sbalmanes* », des « femmes-bandits ». Elles refusaient de travailler et vivaient à l'écart. Elles se battaient et s'entre-déchaient constamment. Maman nous avait répété qu'il fallait s'en éloigner. Nous les observions à travers la barrière ; quand elles nous apercevaient, on s'enfuyait...

Le premier hiver (1942-1943) à l'orphelinat fut très froid. Les mains et les pieds de ma sœur Rita étaient gelés, les doigts étaient rouges et enflés comme des fruits rouges trop murs.

J'avais trois ans de moins qu'elle, mais je devais m'occuper de Rita, qui n'était pas indépendante et pleurait tout le temps. Ayant peur de mourir de faim et de froid, j'essayais d'imaginer quelque chose. J'étais constamment affamée. Je ne me souviens plus de ce que l'on nous donnait à manger mais, trois fois par jour, nous allions à la cantine. Là, on nous distribuait un petit bout de pain noir que l'on pouvait emporter chez nous et manger plus tard pour calmer notre faim. Mais il arrivait qu'à la sortie, des garçons nous attrapent et dérobent notre pain. Je commençai aussi à errer autour des poubelles et des trous de compost. J'y ramassais des épluchures de pomme de terre, des os, et emportais ce "trésor" au fond de mes poches. J'enfilais les épluchures sur des bâtons et les faisais cuire : c'était délicieux. L'os grillé sentait très bon, surtout quand je le léchais...

Les filles plus âgées et celles qui habitaient ici depuis longtemps savaient

où se trouvaient les réserves de grains. La nuit, nous nous y rendions avec des taies d'oreiller pour y recueillir les grains tombant à travers les fissures de la réserve.

Mais une épidémie arriva. Au milieu de l'hiver, j'allais à l'hôpital. On m'y emmena avec d'autres enfants sur une charrette. Je ne me souviens plus combien de temps ni de quoi j'ai vraiment été malade. Je me souviens seulement que je me promenais entre les lits des malades, que je les aidais et que je recevais parfois des restes de nourriture, du pain, du sucre, de la soupe. Je cachais le pain sous l'oreiller pour le faire sécher et je le gardais pour les jours difficiles. Je suis restée à l'hôpital un peu plus d'un mois. J'avais chaud, j'étais rassasiée.

Un jour, on m'appela au cabinet médical. Je ne me souviens plus trop comment cela se passa, ni comment je me fis comprendre, mais deux personnes, un homme et une femme, voulaient m'adopter. Ils me demandèrent de réfléchir, me racontèrent qu'ils avaient leur maison, leurs vaches, qu'ils vivaient bien. Mais je me souviens des paroles de ma mère : « n'oublie pas ton nom ». Je ne pouvais changer de nom ! Une semaine plus tard, les "futurs parents" m'apportèrent une grande bouteille de lait et une « *kalatch* » (brioche russe); alors je leur expliquai que j'avais une mère et que je ne voulais pas quitter la maison des enfants.

Quelques jours plus tard, je suis rentrée "chez moi", j'ai rapporté un petit sac de provisions séchées. Quelle joie pour Rita et pour moi !

Nous avons commencé à aller à l'école. Il fallait marcher 20 minutes. Pour tous les enfants, il n'y avait que huit ou dix paires de bottes de feutre. Les éducatrices accompagnaient un groupe à l'école, elles récupéraient nos bottes pour les

mettre à d'autres enfants, et pour revenir de l'école, c'était la même procédure.

La plupart des enfants de l'école étaient des enfants de kolkhoziens, qui nous surnommaient les « *diedomovtsy* », (« ceux de la maison des enfants ») ce nous comprenions comme « petits mendiants » ou « mines affamées ». Eux venaient les poches remplies de grains grillés qu'ils n'arrêtaient pas de grignoter. Quant à moi, j'attendais qu'un grain tombe sous le banc pour, tout doucement, l'attirer vers moi avec le pied, puis le ramasser. On se le partageait avec Rita en mordant chacune un bout. Je pense toujours à cela avec une grande émotion.

Ainsi que passa le premier hiver à l'orphelinat. Au printemps (1943), ce fut plus facile. L'herbe, les feuilles, commencèrent à verdier. Nous goûtions des pignons de pomme de pin, mais les meilleurs étaient les pignes de mélèze. Dans les environs poussaient aussi des fraises des bois. Bien sûr, elles étaient encore vertes, mais nous les cueillions malgré cela. La forêt n'était pas tout près, nous y allions avec courage. Là-bas, c'était "royal", tant les champignons y étaient abondants, nous les mangions tout crus, en particulier les *kazlėkai* (bolets des pins).

À l'automne (1943), Rita fut inscrite dans une école technique et emmenée en ville. Je restais toute seule. Après six mois, nous reçûmes une lettre de Maman, écrite en russe. L'éducatrice nous la lut, mais nous ne la comprîmes qu'en partie. Peu après, nous lui répondîmes.

Par Maman et Danuté, nous apprîmes aussi la mort de notre frère Kaziukas. Son travail au camp n'avait pas été trop difficile parce qu'il était encore mineur. Il n'avait que 17 ans et n'avait donc pas été envoyé dans la taïga. Des gens l'avaient aidé et il reçut un travail dans les cuisines. Cependant, il travaillait en plein courant d'air, prit

froid et attrapa une méningite. Personne ne sait où le malheureux fut enterré.

Quelques temps plus tard, Maman nous écrivit que Danuté s'était mariée et que, après la naissance d'une « seconde Rita », elle avait été libérée pour aller vivre chez la sœur de son mari à Sverdlovsk. Maman était très travailleuse et rapide. Elle fut envoyée dans une fabrique de conserves, où elle devait saler les choux, faire des conserves aux légumes.

Le troisième hiver (1943-1944) arriva, les barrières et les vitres crépitaient sous le froid vigoureux. En allant nous coucher, nous rangions nos bottes de feutre près du poêle afin qu'elles sèchent. Quand il faisait humide, on chaussait par-dessus, comme en Lituanie, des *kaliocbi* (des caoutchoucs). Quand il fallait sortir pour faire ses besoins, nous y allions pieds nus dans la neige. Accroupis, nous apercevions parfois, non loin de nous, des yeux de loup qui brillaient dans le noir, et nous courions à la maison en hurlant de peur. Mes pieds restaient encore gelés longtemps après que je les ai réchauffés sous la couverture pour m'endormir.

Les enfants qui se comportaient bien et qui étudiaient consciencieusement étaient choisis pour travailler à la cuisine. Il fallait travailler avec un bon petit couteau bien coupant. Pour en avoir, nous allions fouiller dans les décharges afin de récupérer des bouts de métal rouillés que l'on frottait longuement avec un caillou pour leur donner la forme d'un couteau bien tranchant. A la cuisine, deux à trois enfants devaient éplucher cinq à six seaux de pommes de terre. Celles-ci étaient souvent gelées ; elles étaient molles, noires mais très sucrées. Je m'en gavais et ramenaï les pelures au fond de ma poche. La soupe de ces patates était mauvaise, liquide et noire. Il fallait aussi nettoyer les grosses casseroles, les tables, jusqu'à ce qu'elles deviennent blanches, nettoyer le sol, ranger les tables de cantine et les bancs.

Nous mangions dans des bols en métal avec des cuillères en aluminium, et parfois sans rien. Aujourd'hui encore, le bruit du frottement de la vaisselle de métal ou les grincements d'un train me rappellent ces mauvais souvenirs. A cette époque pourtant, chacun rêvait de travailler à la cuisine.

Le soir, en allant se coucher, les filles chantaient souvent : des chants pour leur maman, sur la tristesse ou pleins de nostalgie du pays. J'ai ainsi commencé à participer à ces activités musicales. J'appris à danser le *kazatchok*, la *tchitchotka*, la *sobatchka*, à chanter les *tchestouschki*. Nos spectacles évoquaient les thèmes du travail (j'y étais par exemple blanchisseuse), l'hommage à "Petit Père Staline", nous montions aussi des pyramides vivantes.

Notre maison d'enfants était "jumelée" avec une unité de soldats qui venaient chez nous participer à ces petits spectacles. Un jeune soldat, Iouri Slonov, voulut s'occuper de moi. Il m'écrivait des lettres et se faisait passer pour mon frère. Quand l'éducatrice m'appela pour m'annoncer la venue de mon "frère", je fus persuadée que c'était Kaziukas et je pleurais de joie. Je courus à son encontre, mais voyant que c'était "un autre frère", je fus très déçue. Il m'écrivit de nombreuses lettres, mais, six mois plus tard, il avait disparu. Probablement était-il mort au combat !

L'hiver suivant (1944-1945), la chance a montré le bout de son nez. Une nouvelle directrice vint travailler dans notre maison. J'ai oublié son nom, mais pas son beau visage. Elle avait une cinquantaine d'années, des cheveux marron et bouclés, une voix cassée. Elle décida de choisir une enfant travailleuse et appliquée pour s'occuper de son appartement, ranger, lui apporter de la nourriture, etc. L'éducatrice lui conseilla de me prendre.

Ce fut le début d'une nouvelle vie. Tout d'abord, j'étais habillée. Ainsi,

quand la maison d'enfants reçut des « colis américains », j'eus de beaux vêtements, que l'on m'avait laissé choisir à la cave. Je me jetai sur le tas d'habits, choisis une jupe longue en cloche et de velours noir, une chemise en soie et manches longues, vieux-rose avec des pois bleu-myrtille, blancs et noirs et séparés de rayures. J'avais l'impression d'être très joliment habillée. Pour compléter cette tenue, je reçus une "fourrure brune de jeune poulain" venant aussi d'Amérique, sans oublier de nouvelles bottes en feutre noir et, sur la tête, semble-t-il, une belle écharpe.

J'habitais là où je travaillais, dans le bureau de la directrice. Au centre de la pièce se trouvait un poêle à feu, qu'il fallait allumer et nourrir de bois très souvent, la pièce fraîchissant très vite. Il était aussi bien difficile de tirer l'énorme seau d'eau au puits. Mais le plus éprouvant était certainement de chercher et rapporter du bois de chauffage. Je prenais une grande hache, une corde, et partais ainsi, par bois et par champs, à la recherche de vieux débris de barrières de bois qui entouraient les diverses usines du camp.

À l'approche de l'hiver, nous traînions les bois jusqu'au hangar, les coupions pour chauffer la chambre des enfants. En plein hiver, il ne restait plus que des bouts de troncs gelés dont il fallait faire des bûches en les coupant en morceaux. Chaque jour, j'étais épuisée, portant sur mes épaules les morceaux de troncs, les planches que je brûlais dans les poêles des chambres. Mais j'avais enfin chaud.

Trois fois par jour, j'allais porter à la directrice son repas. En reconnaissance, je recevais à mon tour les restes de bouillon. J'ai oublié pendant combien de temps j'ai vécu chez elle : un an, un an et demi ? Lorsqu'elle fut repartie, je revins vivre de nouveau avec les autres filles. Dès lors, je me sentais comme "leur chef".

Nous reçûmes d'Amérique de belles couvertures grises et des draps blancs. Ils furent remis aux plus sages des enfants, soit à la Fête de la Révolution d'Octobre, soit pour le Premier Mai. J'étais parmi les heureuses élues. Une ou deux fois, je reçus même de l'argent de Lituanie – environ 40 roubles – envoyé par un jeune prêtre, K. Mykolas, ami de Maman. Ne pouvant cependant rien acheter, je les ai prêtés alors à l'une de nos éducatrices, Darija Grigorjevna.

Une fois, mes dents me faisaient tellement mal que j'ai dû parcourir 21 km à pied pour aller chez le dentiste. De retour, après avoir fait en tout 42 km, je ne pouvais même plus enjamber le banc à la cantine, tellement les pieds me faisaient mal. Je tombai comme une pierre sur mon lit et je ne pus plus marcher au moins pendant deux jours.

Je me souviens d'avoir eu aussi des ganglions et la dysenterie. Je saignais, mais personne ne me soigna. Un jour, je marchai pieds nus sur un tesson de bouteille qui me rentra dans le pied. On m'emmena au centre de soins, où un médecin me tortura la plante du pied pour en extraire le morceau de verre. Longtemps, j'eus mal et je boitais.

Les filles appréciaient les activités manuelles. Elles déroulaient la laine des vieilles chaussettes pour tricoter au crochet collerettes et bérets. A la fin de l'été, nous allions récupérer les épis de la moisson restés à terre dans les champs d'orge et de blé. Nous avions des allumettes sur nous pour brûler l'ivraie et les restes de foin. Sur un grand feu jaillissant, nous faisons griller des grains croustillants et délicieux que nous constituons en "stocks" d'un kilo chacun.

Mais il était parfois dangereux de revenir à la maison, car des garçons nous guettaient pour nous voler nos grains. Que faire, sinon les cacher dans nos bustiers, les serrer contre notre

taille, pour ramener en courant notre trésor à la maison ? Des semaines durant, nous grignotons les grains au fond du lit, comme de petites souris. Parfois pourtant, cachés sous nos oreillers, ils disparaissaient, mystérieusement volés, à notre grand désarroi.

Du fait des poux, nos cheveux étaient coupés à ras, nos draps et nos oreillers allaient à la cave pour être désinfectés. Apparemment, il y avait des poux, surtout chez les enfants venant de la campagne, que l'on appelait les « *vchivaya derevincbtchina* » (« cul-terreux pouilleux »). A leur tour, ils nous surnommaient de « *golodnaia tchaika* » (« mouette affamée »).

À la fin de la guerre (1945), la nourriture vint à s'améliorer et de grandes fêtes furent organisées – Révolution d'Octobre, Premier Mai – lors desquelles furent distribués des biscuits et même... des mandarines ! Mais notre plus grand rêve, c'était de revoir notre Maman, notre famille et de manger du pain jusqu'à en être rassasiées.

Début 1946, un matin, l'éducatrice m'appelle pour m'annoncer que ma sœur Danuté est venue me chercher. J'accours très vite, n'en croyant pas mes yeux. Je revoyais Danuté après cinq ans et demi de séparation. Elle avait tellement changé ! Avec une grande tresse, plus longue qu'autrefois semble-t-il. Quelle joie !

J'avais du mal à parler lituanien. Nous sommes allées toutes deux au bureau pour remplir les formalités du départ. La directrice écrivit un mot à mon éducatrice Darija Grigorjevna : « *Chvatit spat, nado diengi atdavai !* » (« Suffit de dormir, il faut rendre les sous ! »). L'éducatrice me rendit l'argent, me donna deux portions journalières de nourriture, et nous quittâmes l'orphelinat. J'y avais survécu cette période, cinq années (1941-1946), mais j'étais vivante...!

Comment sommes-nous rentrées à Rechioty, je ne m'en souviens plus.

Maman et Danutė habitaient alors hors du camp, mais elles ne pouvaient partir, n'ayant pas de documents d'identité. Chaque jour, j'allais avec Maman dans la taïga. Il fallait y ramasser dix-huit kilos de *tcheremsba*, une sorte d'ail sauvage. Cette plante pleine de vitamines était distribuée aux prisonniers. Dans la forêt sibérienne, il fallait avancer comme dans la jungle, entre les arbres morts et les branches. On entendait d'étranges bruits d'oiseaux et d'animaux et nous avions très peur. Nous ramassions les herbes et les plantes dans des sacs que l'on portait sur le dos ; c'était bien lourd. Les *mochkès*, ces moustiques de la taïga, nous piquaient. Pour se protéger, nous portions des chapeaux en toile avec un filet de gaze devant le visage, ce qui nous donnait la très désagréable sensation d'étouffer.

Nous habitions dans une maison vieille et délabrée. Dans une aile vivait un Juif nommé Nadelfeinās. A travers le mur, nous entendions ses prières. Le samedi soir, il appelait ma mère : « Madame Graužinienė, venez éteindre ma bougie ». Le jour du Sabbat, il ne pouvait pas travailler...

À l'automne (1946), on nous accorda quinze ares de terre (150 m<sup>2</sup>), que nous avons retournés pour y planter des pommes de terre. Maman se demandait surtout comment rentrer en Lituanie. Elle apprit que des gens venaient de Lituanie pour récupérer des enfants en Sibérie. Au début du mois d'octobre,

arriva en effet un certain Budrevičius, qui venait chercher son neveu. Ma mère lui demanda s'il pouvait nous prendre avec lui. J'ignore combien cela coûta, mais cet homme nous prit et nous ramena en Lituanie avec d'autres enfants.

Le voyage fut difficile. Nous passâmes par Tomsk, Omsk, nous traversâmes l'Ob en bateau et sans billets. Dans les trains, nous traînions par terre comme des chiens dans des wagons à bétail. Nous nourrissions les poux, il faisait froid et cela nous prit un mois entier.

Kaunas ! Nous voici enfin à la gare ! En Lituanie... Le ciel d'octobre était clair, des avions volaient, cela me rappelait la guerre. Notre accompagnateur partit de son côté pour rentrer chez lui, nous laissant seules. Nous décidions alors de retrouver nous-mêmes notre maison. Cet homme, de toute façon, nous ne l'aimions pas, il nous avait maltraitées. Sans presque rien sur le dos, nous nous dépêchâmes vers la maison. Tout nous semblait beau. Nous avons trouvé la rue Žemaičių. Nous avons couru jusqu'au n° 104 et sonné à la porte de la cour : Helena, la sœur de ma mère, nous ouvrit la porte. C'est elle qui avait gardé notre maison pendant toute cette période de guerre. Elle nous salua, les larmes aux yeux, puis elle nous lava, frottant bien nos cheveux avec de l'essence contre les poux...

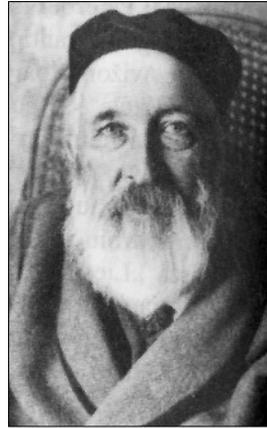
Ainsi commença une nouvelle vie. Nous étions enfin revenues chez nous, en Lituanie.

*Les mémoires d'Aldona Graužinytė-Matulevičienė ont été recueillies en août 2001 et traduites par sa fille Edita Matulevičiūtė-Jabn et sa petite-fille Daina Rechner. Le texte intégral ainsi que les mémoires de la sœur d'Aldona, Danutė sont accessibles sur le web ([www.cabiers-lituanien.org/documents.htm](http://www.cabiers-lituanien.org/documents.htm)).*

# Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne

par Arnoldas Piročkinas

Quand est publiée en 1653 à Königsberg<sup>1</sup> *la Grammatica Litvanica*, manuel de grammaire lituanienne écrit en latin par Daniele Klein (1609-1666), un concert de louanges est adressé à l'auteur par les linguistes, hommes de lettres et autres experts en langues qui y découvrent la richesse, l'expressivité, la sonorité et les particularismes de la langue lituanienne. Cet engouement pour le lituanien va croissant jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'apparition de la linguistique comparée des langues indo-européennes, lorsque les fondateurs de cette discipline, Franz Bopp (1791-1867) et Rasmus Kristian Rask (1787-1832), révèlent le caractère archaïque du lituanien et sa valeur éminente pour la science. L'intérêt des linguistes pour la langue lituanienne conduit les intellectuels lituaniens, peu nombreux en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, à se passionner pour leur langue maternelle.



Jonas Jablonskis en 1929

Cependant, tant les Lituaniens que les étrangers sont bien conscients que la langue lituanienne ne peut en l'état satisfaire aux besoins de la société. Elle est comme une « belle au bois dormant ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, la terminologie moderne et les normes codifiées de la phonétique et de la grammaire lui font défaut, ainsi que toute la dimension culturelle propre à une langue littéraire commune. La langue lituanienne a perdu son rôle social suite à la politique d'assimilation menée par les autorités russes. Après 1865, elle est même bannie de l'enseignement secondaire et de la presse et elle n'est plus utilisée dans l'administration. Les prêtres catholiques de formation polonaise finissent par la chasser de l'Eglise. Depuis que l'élite de la société renonce à la parler, elle s'est bornée à être la langue familiale des paysans et perd sa capacité à servir d'impulsion culturelle.

<sup>1</sup> Königsberg est à l'époque la capitale de la Prusse orientale (dont la partie septentrionale constitue aujourd'hui l'enclave russe de Kaliningrad) et voisine du grand-duché de Lituanie.

Face à l'incapacité de la langue lituanienne d'assurer son rôle de support de communication pour la vie sociale et culturelle en Grande Lituanie<sup>2</sup> sous le joug russe, un petit groupe d'érudits lituaniens et allemands, parmi lesquels l'évêque de Samogitie, Motiejus Valančius (1801-1875), se lance dès 1865 dans l'édition de livres lituaniens à Tilsit et Ragnit<sup>3</sup>, deux villes frontalières en Petite Lituanie prussienne. Les livres publiés sont secrètement expédiés à travers la frontière russe, très surveillée, pour être diffusés en Grande Lituanie.

Si le besoin d'une langue littéraire commune se fait assez peu sentir pour les livres grand public, il devient pressant lorsqu'en 1883, Jonas Basanavičius (1851-1927), Jonas Šliūpas (1861-1944), Jurgis Mikšas (1862-1903) et quelques autres patriotes commencent à publier à Ragnit le journal *Aušra* destiné à la Grande Lituanie et qui parut jusqu'en 1886. En effet, si l'absence d'écriture normalisée peut encore être tolérée pour les livres, il est difficilement imaginable de faire côtoyer dans le même journal des articles écrits d'une manière différente. Conscients de ce handicap, les éditeurs de *Aušra* décident de n'utiliser qu'un seul parler lituanien et donc de « traduire » les autres articles rédigés dans un dialecte différent.

Le choix d'un parler unique est à l'origine de la langue commune. Il faut reconnaître que les éditeurs de *Aušra* choisirent comme base de la langue commune le parler le plus approprié, celui des districts frontaliers de la Grande Lituanie (gouvernorat de Suvalkai dans l'Empire tsariste) et de la Petite Lituanie (Prusse orientale dans l'Empire allemand). Ce parler des *aukštaičiai*<sup>4</sup> du sud-ouest (nommé plus souvent aujourd'hui le parler des *kauniškiai*) est intermédiaire entre les parlers samogitiens et ceux des *aukštaičiai* orientaux.

Le choix plus ou moins volontaire d'un parler régional pour la langue commune est un procédé propre à la plupart des nations européennes dont la formation de la langue s'effectue au XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, la définition du parler de base comme point de départ pour la formation de la langue commune pose de nombreux problèmes. Les éditeurs de *Aušra* les rencontrent dès le début. La question de l'orthographe est au centre de tous les problèmes. Il faut penser également à l'enrichissement de la terminologie et à la normalisation de la syntaxe. Pour résoudre ces difficultés, il fallut chercher appui auprès de linguistes qualifiés et bien formés dont le journal *Aušra* ne dispose pas.

<sup>2</sup> Après les partages de 1793 et 1795, la partie du pays annexée par la Russie fut appelée Grande Lituanie, celle par la Prusse dite Petite Lituanie.

<sup>3</sup> Tilžė et Ragainė en lituanien

<sup>4</sup> Le Haut-Pays (*Aukštaitija* en lituanien) est la grande région qui s'étend du centre au nord-est du pays. Il s'oppose à la Samogitie (*Žemaitija* en lituanien), région du nord-ouest de la Lituanie.

À cette époque, seuls deux Litvaniens sont capables de résoudre ces difficultés. Il est vrai que tous deux sont autodidactes en linguistique. Il s'agit de Antanas Baranauskas (1835-1902), auteur du célèbre poème *Aniškčių šilelis* (*Le bois de Aniškčiai*), et de Kazimieras Jaunius (1848-1908). Tous deux enseignent le lituanien au séminaire catholique de Kaunas et connaissent bien les parlers litvaniens. Aujourd'hui encore, leur contribution à la dialectologie litvanienne est très précieuse. Ils ont également écrit plusieurs travaux sur la linguistique. Par ailleurs, ils ont élaboré chacun une grammaire litvanienne : celle de Baranauskas est restée en version manuscrite tandis que celle de Jaunius, traduite en russe, a été publiée par le linguiste litvanien Kazimieras Būga (1879-1924) à Petrograd en 1916. Pourtant, ni Baranauskas, ni Jaunius ne deviendront les fondateurs de la langue commune, pour plusieurs raisons d'ordre idéologique et psychologique.

À l'instar de la nature, l'histoire non plus ne tolère le vide. C'est ce qui s'est passé avec la normalisation de la langue litvanienne commune. Signé par les initiales « K. Ob. », le journal *Varpas* publie, dans son n° 9 en 1890, un article critique sur la grammaire litvanienne du prêtre Mykolas Miežinis (1826-1888) éditée en 1886 à Tilsit. C'est le premier texte de Jonas Jablonskis, le linguiste si attendu par la société litvanienne en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Son activité linguistique durant quarante ans va laisser une empreinte indélébile dans la formation de la langue litvanienne commune. En réalité, plus qu'une empreinte, c'est un sillon profond, au point qu'il mérite d'être placé à côté des autres grands linguistes de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont marqué le développement de leur langue, tels que le Serbe Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864), les Tchèques Josef Dobrovský (1753-1829) et Josef Jungmann (1773-1847), les Slovaques Ludovít Štúr (1815-1856) et Martin Hattala (1821-1903) ou le Slovène Jernej Kopitar (1780-1844).

Pour comprendre le succès du travail de Jablonskis, il convient de noter qu'il est né et qu'il a grandi au centre de la région linguistique des *aukštaičiai* occidentaux (*kauniškiai*), aux environs de l'actuel district de Šakiai, dans les cantons de Kudirkos Naumestis et de Griškabūdis. Il a été « nourri » par les sons de ce parler, par sa morphologie harmonieuse, par sa syntaxe particulière et par son riche vocabulaire. Cette connaissance et cette expérience approfondie du parler des *kauniškiai* (nommé aussi le parler des *suvalkiečiai*), en dehors de toute considération relative à la justesse du choix de ce parler-là, ont incontestablement facilité ses recherches pour la normalisation de la langue.

Une autre circonstance favorable au succès du travail de Jablonskis tient à sa bonne formation linguistique. Certes, il n'a pas suivi d'études

spécialisées en langue lituanienne. A cette époque-là, aucune université ne propose le lituanien comme spécialité. Seule l'université de Königsberg propose un cours sur la langue lituanienne, dispensé de 1841 à 1883 par Friedrich Kurschat (1806-1884), célèbre spécialiste de la langue lituanienne. Par la suite, ce cours sera transformé en chaire de langue lituanienne.

De 1881 à 1885, Jablonskis suivit des études de philologie classique à l'université de Moscou, où il réussit l'examen de littérature russe en 1888. Pendant ces années universitaires, il a la chance de pouvoir suivre les cours magistraux de grands linguistes russes comme Fedor Korch (1843-1915) et Filip Fortunatov (1848-1914) qui, connaissant le lituanien, n'oublie pas d'aborder et d'expliquer les problèmes de cette langue.

Chargé par l'Académie des sciences de Russie de mettre à jour le dictionnaire lituanien-polonais-russe de Antanas Juška (1819-1880), il effectue durant les étés 1896, 1897 et 1899 de véritables expéditions « linguistiques » à travers les régions et les parlers lituaniens. C'est durant ces années-là qu'il devient progressivement le grand spécialiste de la langue lituanienne. Il se familiarise avec les nombreux parlers lituaniens dont il fera une source inépuisable pour la formation de nouveaux mots de la langue commune.

Cependant, plusieurs contraintes empêchent Jonas Jablonskis de se consacrer entièrement à l'étude de la langue lituanienne. En premier lieu, il ne peut s'occuper de ses recherches que durant le temps libre que lui laissent ses cours au gymnase. D'autre part, l'attitude hostile des autorités russes envers la cause lituanienne ne facilite pas son travail. Ainsi, quand Jablonskis obtient enfin une place de professeur de lycée en 1888, ce n'est pas en Lituanie mais à Jelgawa en Lettonie qu'il est nommé. Suspecté de mener une activité patriotique lituanienne, il est muté en 1896 à Tallinn en Estonie. Enfin, en 1901, pour sa collaboration avec la presse lituanienne qui est interdite, il est destitué de ses fonctions de professeur et envoyé en 1902 en exil à Pskov, en terre russe.

Dès 1906, Jablonskis est à nouveau autorisé à enseigner mais est nommé dans une école loin de Lituanie. Pour un linguiste, se trouver éloigné de l'objet de ses études et du public qui utilise les résultats de ses recherches et se sentir menacé d'être « démasqué » à tout moment n'est guère propice à un travail serein. Pourtant, Jablonskis n'est ni étouffé ni brisé par cette atmosphère. Même sa grave maladie, dont les premiers signes apparaissent en 1908 et qui le cloue dans un fauteuil roulant en 1919 et, plus tard, lui fait perdre la maîtrise de ses mains, n'interrompt pas son travail.

Mais revenons au tout début de ses recherches linguistiques. En effet, avec la parution du journal *Varpas* en 1889, dirigé par le linguiste Vincas Kudirka et condisciple au lycée de Marijampolė, l'intelligentsia lituanienne s'attend à ce que Jablonskis s'attelle à résoudre ce problème majeur qu'est l'orthographe de la langue. Mais il n'abordera cette question que trois ans après la parution de son premier article.

Dès ce premier article, Jablonskis pose la question des critères à appliquer à la langue commune. Plus tard, il précisera clairement le postulat de la théorie de normalisation de la langue lituanienne : la source et le repère normatif de la langue commune doivent être la langue populaire ou, comme il dit, « la langue des gens ». Il n'y a là rien d'original. Ce principe a déjà été posé par Martin Luther qui demandait à parler allemand comme parle « *die Mutter im Haus, die Kinder auf der Gasse, den gemeinen Mann auf dem Markt* »<sup>5</sup>. Cette idée a été déjà reprise par d'autres nations dont la langue commune n'avait pu ni s'appuyer sur une riche et ancienne tradition écrite, ni être sauvegardée par une élite intellectuelle utilisant la langue. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'était la situation de la langue lituanienne.

Si Jablonskis définit la primauté de la langue populaire, il la relativise néanmoins. Contrairement à d'autres linguistes, il ne suit pas aveuglément la langue populaire, tout en considérant qu'il faut en respecter les règles. Jablonskis regarde la création orale populaire comme source des normes pour la langue commune. Il ne reconnaît la valeur de la langue des écrivains que si celle-ci reflète la « langue des gens ».

Ainsi, le respect de la langue populaire ne l'empêche pas de normaliser la langue commune d'une manière créative et argumentée en y introduisant des éléments nouveaux inexistant dans la langue populaire et à modifier la sémantique des mots. L'enrichissement du vocabulaire de la langue en témoigne. Il est possible d'énumérer des centaines de mots qui, grâce à Jablonskis, sont harmonieusement entrés dans le fond lexical de la langue commune. Il y eut souvent un glissement de la signification dans la langue commune par rapport à celle des parlers. Les cas de ce genre sont illustrés par des exemples devenus classiques : *pirminkinikas* (président) qui, dans les parlers, avait beaucoup de significations : berger menant le troupeau, premier faucheur, première bière, etc. Un autre exemple qu'on peut citer, c'est le mot *mokinys* (élève), qui signifiait cheval ou bœuf que l'on domestique pour les faire travailler ; le mot *viršininkas* (chef) : berger principal ; *skėtis* (parapluie, parasol) : fleur capitulée ; *krosnis* (poêle, four) : foyer d'un ancien sauna monté

<sup>5</sup> - comme la mère à la maison, comme les enfants dans la rue, comme l'homme commun au marché -.

sur pierres ; *lagaminas* (valise) : toutes les affaires que l'on emporte avec soi. Il serait difficile de dire combien de mots ont été introduits par Jablonskis dans la langue, car nous n'avons pas d'inventaire de ses écrits.

Les connaissances approfondies du système lexical sémantique des mots de la langue populaire permirent à Jablonskis de créer avec succès environ 610 néologismes (selon les calculs de l'auteur de ces lignes), auxquels il faut rajouter environ 470 nouveaux mots dont, pour des raisons diverses et variées, la greffe n'a pas pris. Ces chiffres témoignent de l'apport concret de Jablonskis à la langue lituanienne et à l'enrichissement de son vocabulaire.

Si l'on voulait illustrer la valeur des mots créés par Jablonskis pour l'usage actuel, il suffirait de citer quelques exemples parmi les plus connus : *ateitis* (avenir), *augalas* (plante), *akiratis* (ouverture d'esprit), *banginis* (baleine), *pusiasalis* (presqu'île), *pasakėčia* (fable), *dvasininkas* (ecclésiastique), *valdininkas* (fonctionnaire), *pirkllys* (marchand), *knygynas* (librairie), *vaistinė* (pharmacie), *traukinys* (train), *dienraštis* (journal), *tapytojas* (peintre), etc. Il faudrait y ajouter également de nombreux termes en mathématiques et en linguistique.

Les travaux de Jablonskis dans le domaine de la morphologie et de la syntaxe de la langue lituanienne ne sont pas moindres que dans le domaine du lexique. Son travail de normalisation dans ces domaines ne se limite pas à de nombreux articles. Son premier ouvrage, *Lietuviškos kalbos gramatika* (*Grammaire de langue lituanienne*), publié à Tilsit en 1901, est signé d'un pseudonyme – Petras Kriaušaitis – et diffusé, tout comme de nombreux livres de prières et autres livres lituaniens interdits, en contrebande vers la Grande Lituanie par les porteurs de livres. C'est une présentation concise de la grammaire destinée à un large public, comme indiqué dans le sous-titre « manuel destiné aux écrivains et aux lecteurs ». Ce manuel grand public écrit pendant les vacances d'été de 1900 à la demande de plusieurs intellectuels lituaniens, Jablonskis le considère comme un bouche-trou. Il n'est pas satisfait de son travail, qu'il juge écrit à la hâte, et rêve de donner au public une « vraie » grammaire. Après la levée de l'interdiction tsariste en 1904, Jablonskis publie, légalement cette fois, *Lietuvių kalbos sintaksė* (*Syntaxe de la langue lituanienne*) en 1911 à Seinai (aujourd'hui en Pologne) où se trouve une imprimerie lituanienne, ainsi que ses bailleurs de fonds. Enfin, à Voronej (Russie) où il se retrouve pendant la Première Guerre mondiale, Jablonskis se met à écrire une nouvelle grammaire de la langue lituanienne, qu'il a en tête depuis longtemps. Durant l'été 1918, il emporte son manuscrit à Vilnius, où l'ouvrage est publié fin 1918 - début 1919.

En mai 1919, Jablonskis quitte Vilnius, occupée par l'armée polonaise, pour Kaunas. Là, il prépare et fait publier en 1922 la deuxième édition élargie et corrigée de la grammaire, signée du surnom de Rygiškių Jonas, connu de tous les Lituanais.

Par rapport aux grammaires scientifiques contemporaines récentes, cette grammaire a l'air modeste : seulement 280 pages. Cependant, jusqu'en 1965, date de parution de l'édition académique de *Lietuvių kalbos gramatika (Grammaire de la langue lituanienne)* en trois volumes, la grammaire de Jablonskis est la seule et unique œuvre de référence. Elle est hautement appréciée par les linguistes allemands Eduard Hermann (1869-1950) et Ernst Fraenkel (1881-1957), tandis que le grand linguiste français Antoine Meillet (1866-1936) écrit un éloge de cette grammaire<sup>6</sup>. L'intérêt que le grand linguiste porte à l'œuvre de Jablonskis en dit long sur son importance.

En complément à sa grammaire de 1922, Jablonskis publie en 1928 son dernier travail capital, *Linksniai ir prielinksniai (Déclinaisons et prépositions)*, où il étudie d'une manière approfondie les significations des déclinaisons et des prépositions dans les groupes de mots.

Les grammaires de Jablonskis, ainsi que les articles de recherche et la publication de traductions, ont codifié l'écriture de la langue lituanienne. Ce travail peut être décrit très brièvement. Dans la grammaire de 1902 a été définie la composition de l'alphabet lituanien et, dans les éditions des grammaires de 1919 et de 1922, le système de l'écriture lituanienne basée sur le principe phonétique et morphologique a été affirmé. Cette orthographe, avec quelques petites modifications, est toujours en vigueur.

Les écrits originaux de Jablonskis donnent des exemples de la langue expressive et correcte pour la société lituanienne. On ne doit pas omettre ses nombreuses traductions et relectures de travaux.

Comme la langue lituanienne n'est pas enseignée dans les écoles en Russie tsariste, la population maîtrise mal la langue et ne connaît pas la grammaire. Ces carences, les écrivains, les publicistes et les gens de lettres les ressentent également. Leurs écrits doivent être relus par des gens formés par les rédactions et les éditeurs. Plus d'un écrivain est ainsi aidé par Jablonskis. Parmi ces auteurs, citons Žemaitė (de son vrai nom Julija Beniuševičiūtė-Žymantienė, 1845-1921), un auteur autodidacte aujourd'hui classique. Elle écrivait ses nouvelles et ses pièces en samogitien, un

<sup>6</sup> cf. Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. XXIV, N° 74, p. 154-155.

parler très éloigné des autres dialectes lituaniens. Jablonskis, à l'instar d'un peintre-restaurateur, commence à partir de 1896 à retravailler les œuvres de cette femme-écrivain très originale en leur donnant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel que reflète l'ambre poli. Parallèlement, le linguiste argumente ses conclusions théoriques avec les perles de la langue découvertes dans ces œuvres.

Pour conclure sur les apports de Jonas Jablonskis à la langue lituanienne, il convient de noter qu'il a, plus que tout autre, habitué les Lituaniens à se préoccuper de la beauté de leur langue. Souhaitons que ce beau réflexe ne disparaisse jamais de la conscience nationale des Lituaniens !

# Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire

*par Ugnė Karvelis*

Le 25 janvier 1988, à l'âge de 85 ans, disparaissait Jurgis Baltrušaitis, l'un des esprits les plus curieux et les plus originaux de notre temps, dont on affirme désormais qu'il restera « l'un des cinq ou six historiens de l'art qui marqueront le XX<sup>e</sup> siècle. » C'est réduire à un aspect formel la démarche d'un homme qui fut un explorateur des civilisations, un spéléologue du regard, appliqué à découvrir la véritable perspective des formes grâce aux anamorphoses qu'en renvoyaient les miroirs déformants, un voyage inlassable qui avait partie liée avec ce hasard que Julio Cortazar tenait pour le grand-maître des rencontres essentielles.



Jurgis Baltrušaitis devant sa table de travail en 1960

« J'ai une seule méthode de travail : aller à la source, chercher les vrais textes, au-delà des articles de synthèse... C'est en allant à la source qu'on arrive à une exacte vision des choses. On suit un chemin rebattu, et à la fin, on découvre un paysage tout à fait différent... Si le point de départ est bon, tout converge, tout se confirme et s'enrichit. Je suis conduit par le destin, et j'y vais, les yeux bandés, et j'y arrive généralement. Je ne peux pas choisir... C'est irrésistible. Une fois un chemin qui vous tient, vous ne devez pas vous retourner. »

Toute la vie, tous les travaux de Jurgis Baltrušaitis sont placés sous le signe du nécessaire imprévu. Né en 1903 d'un père poète<sup>1</sup>, considéré comme l'un des chefs de file du symbolisme, il passe ses premières années – comme Oscar Milosz – dans un domaine où séjourner de

<sup>1</sup> Jurgis Baltrušaitis père (Paantvardys, 1873 - Paris, 1944).

nombreux artistes, écrivains, intellectuels. En 1910, l'année de la comète Halley, le père fait un voyage en Italie avec Gordon Craig. Très impressionné par les dessins et les gravures de celui-ci, l'enfant se passionnera plus tard pour ses théories sur le théâtre qui cherchent à faire de l'acteur une « surmarionnette », libérée du psychologisme et du sentimentalisme.

À onze ans, le jeune Jurgis fait la connaissance de Boris Pasternak qui passe l'été chez ses parents et lui sert de précepteur. En 1920, son père est nommé Ministre de Lituanie à Moscou, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite, en 1939. Le jeune homme rencontre Meyerhold et s'imprègne de ses travaux, fréquente les intellectuels et artistes d'avant la Révolution, mais aussi les avant-gardes issues de celle-ci qui vivent alors à l'âge du romantisme de la machine et prônent la primauté de la construction sur la composition. Il lie connaissance avec les constructivistes et les futuristes, rencontre Naum Gabo et Pesner parmi d'autres, avant de devenir le témoin du cauchemar humain et culturel qu'est pour eux le stalinisme.

Selon ses propres dires, c'est « par erreur » qu'il arrive à Paris. Il se destine alors à des études portant sur le théâtre qu'il songe à poursuivre à Heidelberg ou Oxford. Inscrit à la Sorbonne, il rencontre Henri Focillon, qui devient son maître et son ami : c'est le début de son travail de médiéviste, spécialité à laquelle il consacra quelque trente ans de sa vie, cherchant dans l'art du Moyen Age la rigueur appliquée aux manifestations multiples de la vie. Ce qui était jusque-là considéré comme l'aboutissement d'un fantastique délirant et barbare, lui paraît appartenir à des « systèmes (qui) se reproduisent et se répètent dans un certain automatisme, comme en vertu de la vitesse acquise... »

Dans une deuxième étape de sa recherche, dont *Anamorphoses* – paru en 1955 – marque le tournant, il ne s'attache plus à une période précise mais s'emploie à « traverser le miroir » comme le font tous les visionnaires. Il fouille, il scrute le patrimoine artistique de l'humanité, révèle les secrets d'œuvres que tous croient connaître sans avoir pris le temps de les regarder avec minutie. L'anamorphose d'une tête de mort qu'il découvre dans *Les Ambassadeurs* de Holbein (1533) frappe les esprits au point qu'en 1964 Jacques Lacan fait circuler une reproduction de ce tableau dans son séminaire.

Humaniste à la façon des hommes de la Renaissance, Baltrušaitis compose son propre « cabinet des curiosités », où voisinent l'ancien et le contemporain, pour mieux montrer les sentiers secrets où se mêlent les eaux de différentes cultures en apparence étrangères les unes aux autres.

Comme Milosz, Baltrušaitis choisit le français pour langue d'expression, de préférence à l'anglais, au russe, au lituanien, qu'il domine aussi bien. Il reste cependant très attaché à son pays d'origine : alors qu'il n'a jamais enseigné en France, il se rend régulièrement à Kaunas dans les années 1930 pour y donner des cours à l'université et publie une *Histoire Universelle de l'Art en Lituanie*, dont le 1<sup>er</sup> volume paraît en 1934 et le deuxième en 1939. Après la guerre, lorsque la Lituanie tombe sous la coupe soviétique, il rédige un ouvrage sur l'art populaire lituanien (1948).

Dans son appartement du XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, tout proche de la Porte d'Orléans et si loin de l'agitation consommatrice, un Saint-Georges en bois polychrome, œuvre d'un artiste lituanien inconnu, et des « *dievukai* » (petits dieux) cohabitent avec des prodiges dont il faut savoir déchiffrer les messages. Toujours vêtu d'un complet veston, le nœud papillon épanoui, Baltrušaitis recevait chaque visiteur avec une courtoisie extrême, posait sur les êtres un regard aussi attentif qu'amical et curieux. Je le sentis, si présent, un soir où j'analysais, à ma façon, un tableau que regardait mon fils adolescent. À défaut de sa présence, il nous reste la fréquentation de ses écrits que le public commence seulement à découvrir : par delà leur contenu érudit, ce sont des textes étonnamment ouverts qui laissent au lecteur toute liberté de choisir ses propres « aberrations ».

Précurseur des travaux de Claude Lévy-Strauss par certaines de ses recherches, Baltrušaitis a inauguré un structuralisme de la forme et fait de sa vie une hypothèse sans cesse renouvelée. Se refusant à être un archiviste, il se considérait comme appartenant à l'avant-garde, vivant au présent les hommes et les représentations du passé. Ce savant est aussi un narrateur hors pair, véritable romancier de la légende des formes.

# Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie

par Patrick Donabédian

C'est à Moscou que l'historien de l'art Jurgis Baltrušaitis vit le jour en 1903. Son père Jurgis Baltrušaitis senior (1873-1944), célèbre poète lituanien proche des symbolistes russes, fut aussi un diplomate qui représenta la Lituanie en Russie soviétique de 1921 à 1939, puis s'établit en 1939 à Paris et y mourut en 1944, dans la maison même où, 44 ans plus tard, mourrait son fils.

Baltrušaitis junior vint à Paris où il suivit, de 1923 à 1926, des études d'histoire de l'art sous la direction d'Henri Focillon, célèbre spécialiste d'art roman. Il se consacra à l'art médiéval et publia en 1931 la thèse qu'il venait de soutenir sur *La stylistique romane*. Entre 1929 et 1941, il fit paraître les ouvrages fondamentaux de la première période de sa vie. De 1933 à 1939, il fut invité à enseigner à l'université de Kaunas en Lituanie et publia en lituanien une *Histoire universelle de l'art*, en deux volumes (Kaunas, 1934 et 1939), puis en 1947-48 fut *visiting professor* dans les universités de New York et de Yale.

Il participa également aux affaires nationales en tant que représentant de la culture lituanienne, en qualité de conseiller culturel de l'ambassade de Lituanie à Paris à partir de 1931, puis au sein d'organismes communautaires et internationaux.

La période initiale de sa carrière, dont il sera question ici, celle des années 1920-30, fut consacrée aux sources de l'art médiéval d'Occident et à ses rapports avec l'Orient, notamment avec le Caucase. Bien que très féconde et particulièrement importante pour sa contribution à la découverte des arts chrétiens de la Transcaucasie, cette période est généralement méconnue.

L'attention se porte plutôt sur la période consécutive à la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle Baltrušaitis s'orienta vers des études iconographiques très originales qui le conduisirent à rechercher des filiations inattendues entre l'Occident d'une part et l'Antiquité et l'Extrême-Orient d'autre part (*Le Moyen Age fantastique*, 1955, *La Quête d'Isis*, 1967), et à débusquer certaines énigmes de l'art (*Anamorphoses*, 1955, *Aberrations*, 1957, *Le Miroir*, 1978), de la Renaissance au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Baltrušaitis mena jusqu'à sa mort en 1988 une vie assez solitaire, entièrement consacrée à ses travaux scientifiques. Ceux-ci ont presque tous été réédités aux éditions Flammarion dans les années 1980, remaniés par l'auteur.

### **Les prémices d'une découverte**

La carrière de découvreur de mondes de Baltrušaitis a commencé principalement en Arménie et en Géorgie. Cette voie lui a été ouverte par son père, qui avait étudié la littérature arménienne et traduit certaines de ses œuvres ; c'est son père encore qui, alors que Jurgis venait d'achever ses études d'histoire de l'art à la Sorbonne, l'aida, en sa qualité d'ambassadeur en Russie, à effectuer en 1927 et 1928 deux voyages d'études en Arménie et en Géorgie. Ces voyages se solderont par une abondante moisson de documents qui serviront de base aux ouvrages considérés ici : *Etudes sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie* (Paris, 1929) ; *La stylistique ornementale dans la sculpture romane* (Paris, 1931) ; *Art sumérien, art roman* (Paris, 1934) ; *Le problème de l'ogive et l'Arménie* (Paris, 1936).

Un rôle important fut également joué par le dialogue qui s'établit entre le maître Focillon et l'élève Baltrušaitis. Enrichi par les recherches de son disciple et semble-t-il à son exemple<sup>1</sup>, Henri Focillon porta son attention sur le Caucase chrétien. Maître et élève accordaient en effet une grande importance à l'Arménie et à la Géorgie qui, placées entre Rome et la Perse puis entre Byzance et les Arabes, étaient pénétrées d'apports occidentaux et orientaux. Or la conjonction de ces apports était, selon eux, analogue à celle que l'on trouve dans l'Europe de l'Ouest au Moyen Age, avec, pour la Transcaucasie, plusieurs siècles d'antériorité. Henri Focillon parlait de la présence en Transcaucasie « d'expériences préliminaires » à l'art de l'Occident médiéval.

Très tôt christianisée, la Transcaucasie avait connu un essor précoce de l'architecture culturelle et de la sculpture architecturale. Les revêtements en pierre parfaitement taillée de ses églises se prêtaient bien au travail du sculpteur. Celui-ci recourait généralement à la technique du bas-relief méplat, que Jurgis Baltrušaitis définit ainsi : « c'est en creusant des vides autour de la silhouette du dessin qu'on dégage les contours, procédé ordinaire de la sculpture méplate. Le fond reste caché dans la profondeur et il se perçoit comme une nappe d'ombre sur laquelle s'élèvent les figures, pareilles au dessin blanc d'une dentelle ».

<sup>1</sup> L'auteur tient à remercier vivement Mme Hélène Baltrušaitis, née Focillon, pour son précieux témoignage, notamment sur les influences réciproques entre le maître beau-père et l'élève gendre.

## Iconographie et scènes animalières dans l'Orient antique

Les recherches de Jurgis Baltrušaitis sur les « expériences préliminaires » de l'art roman l'avaient conduit à remonter jusqu'aux premières manifestations de l'art dans l'Orient antique, à Sumer. Dans son étude *Art sumérien, art roman*, Baltrušaitis tente de présenter les voies par lesquelles les systèmes orientaux ayant précédé l'art roman avaient pu lui transmettre leur influence ; l'une des principales lui paraît être la voie transcaucasienne.

Un thème apparaissait à Jurgis Baltrušaitis particulièrement révélateur de ces apports : celui du héros suméro-babylonien Gilgamesh ; celui-ci est montré debout, de face, terrassant deux fauves qu'il tient par les pattes, la gueule en bas. S'étant propagé dans l'Orient antique, ce motif a pénétré dans les arts chrétiens en s'adaptant à la nouvelle religion et en s'appliquant au sujet de Daniel dans la fosse aux lions.

Ainsi sur de nombreuses sculptures de Transcaucasie, en particulier sur l'église arménienne d'Aghtamar, du X<sup>e</sup> siècle, les deux lions qui flanquent Daniel sont représentés les pattes en l'air, la tête en bas, et non pas couchés à ses pieds comme le voudrait le canon iconographique. Cette même disposition se retrouve en Occident. Ainsi, par la force de la tradition orientale léguée à l'Arménie, le vieux schéma oriental a remodelé l'iconographie chrétienne qui y a trouvé un nouveau moyen d'expression.

Dans les décors sculptés à figuration humaine et animale des églises d'Arménie et de Géorgie, Baltrušaitis note la présence des mêmes règles de composition morphologique que celles qui régissent l'art roman. Il relève également de nombreuses concordances iconographiques, dont certaines remontent aux plus anciennes sources de l'Orient : Sumer, Babylone, la Perse antique.

Outre le sujet de Gilgamesh, il s'intéresse aux autres thèmes communs : les représentations de fauves attaquant un autre quadrupède ; les bêtes affrontées, adossées ou symétriques ; l'aigle héraldique, emblème d'une divinité sumérienne, qui est repris sur de nombreuses églises d'Arménie sous la forme d'un aigle aux ailes déployées tenant une proie dans ses serres ; les animaux fantastiques, êtres hybrides et monstres (dragons, griffons, sphinx, sirènes...) ; et l'arbre de vie servant d'axe à des représentations animales.

Parmi les lois héritées de l'Orient antique qui régissent la sculpture romane et dont Jurgis Baltrušaitis découvre également la présence dans

le Caucase chrétien, il y a celle qu'il définit comme la « loi d'attraction du cadre », c'est-à-dire l'adaptation de la figure au cadre géométrique dans laquelle elle s'inscrit. Ce principe a pour résultat d'étonnantes ressemblances entre la Transcaucasie et l'Occident, comme celles qui rapprochent des bas-reliefs disposés à un même emplacement – une trompe sous une coupole – à Koumourdo en Géorgie (X<sup>e</sup> siècle) et à Conques en France (XII<sup>e</sup> siècle).

Relevant les nombreux points communs existant au Moyen Age entre le Caucase chrétien et l'Europe romane, Baltrušaitis note « dans ces deux arts toutes sortes de formules comparables. La même technique appliquée à la même matière a produit le même résultat. On trouve un répertoire analogue, la même gamme ornementale. Nous sommes amenés à nous demander si ces coïncidences de style ne traduisent pas des liens plus étroits, si cet ensemble de reliefs caucasiens ne constitue pas une des expériences préliminaires de la sculpture romane... ».

Et, comme le rappelle l'auteur, ces points de communauté s'expliquent d'autant mieux que l'Arménie et la Géorgie n'ont jamais été isolées de l'Occident. Jurgis Baltrušaitis souligne les liens humains qui ont existé entre les deux extrémités du monde chrétien tout au long du Moyen Age. Il cite en particulier les nombreux témoignages relatifs aux présences arméniennes en Occident.

### **La Perse et la Transcaucasie**

Comme son maître, Jurgis Baltrušaitis porte une attention particulière aux réminiscences perses antiques dans l'art chrétien du Caucase et de l'Occident, soulignant l'importance de l'héritage transmis par l'art sassanide qui s'est développé en Iran du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècles. Cet art « se rattache au grand passé naturaliste de la Perse antique et a fait largement accueil à l'hellénisme ; mais il est aussi un puissant interprète des symétries, des abstractions et des chiffres de l'ornement ».

Pour H. Focillon et J. Baltrušaitis, l'un des traits fondamentaux de parenté entre les arts roman et transcaucasien réside dans « l'emprise de la figure géométrique sur la matière figurative ». Dans ces deux parties du monde chrétien, les stylisations ornementales sont régies par quelques schémas géométriques communs : rinceau, tresse, entrelacs, symétrie, disposition affrontée ou entrecroisée. Or, ils estiment que c'est principalement en Perse sassanide que se sont élaborées ces règles de déformation et de recomposition avant d'être exportées : « l'Occident pré-roman et roman reçut ses leçons par des bijoux et des étoffes. En Géorgie et en Arménie, le contact était plus étroit ». « L'influence sassa-

nide prédisposait la Transcaucasie à l'assimilation du génie arabe. C'est ce que montrent les entrelacs ».

Jurgis Baltrušaitis s'attache donc à étudier les motifs et procédés d'entrelacs en Transcaucasie. Il s'intéresse en particulier à l'une des formes artistiques spécifiques de l'Arménie, riche en entrelacs : les *kbatchkars*. Ce type de stèles en pierre ornées d'une croix (*kbatch* = croix, *kar* = pierre) est extrêmement répandu en Arménie. L'emprise de la géométrie y intéresse prioritairement Baltrušaitis : « l'Arménie est tout imbue d'esprit analytique. Ses innombrables *kbatchkars* représentent toutes les variétés possibles d'une tresse décomposée... Ses polygones sont d'une géométrie parfaite. Chaque ligne y est nette et bien précise, chaque élément facilement lisible... C'est un véritable culte du chiffre et de la géométrie... Le sculpteur est un géomètre ».

### **Structure, technique et décor des monuments transcauciens**

Jurgis Baltrušaitis ne manqua pas, à côté des concordances, de relever les traits de différence qui séparent l'art de l'Europe romane de celui de la Transcaucasie. Parmi ces différences, il souligne ce qu'il appelle l'« atectonisme » de l'architecture d'Arménie et de Géorgie et de ses décors sculptés, qu'il oppose à la transparence architecturale de l'art roman.

Jurgis Baltrušaitis considère comme atectonique la complexité planimétrique des églises transcauciennes dans lesquelles l'organisation interne n'est pas toujours révélée par le contour externe. C'est ce que l'on observe par exemple à l'église arménienne de Sainte-Hripsimé, du VII<sup>e</sup> siècle. « Ce procédé d'une complexité extrême n'est pas de l'ordre architectural. C'est une géométrie ».

Baltrušaitis qualifiait également d'atectonique l'appareillage des façades des églises de Transcaucasie. On trouve en effet sur ces façades un parement en pierres soigneusement taillées sur leur face extérieure, qui masque le noyau de béton constituant l'essentiel des murs. On dresse les édifices sur des massifs muraux extrêmement résistants – les risques sismiques l'exigent – grâce à l'assemblage quasi monolithe du béton et des deux revêtements de pierre entre lesquels il est coulé. Pour Jurgis Baltrušaitis, la raison de ce phénomène est que « ces monuments sont conçus par des artistes qui voient avant tout la qualité plastique, l'effet... La valeur plastique de ces masses est véritablement considérable, leurs volumes s'imposent comme ceux d'un vigoureux relief, comme des solides compacts, comme des ensembles indémontables, dont la conception structurale demeure mystérieuse et dérobe ses secrets ».

Baltrušaitis donne l'arcature aveugle comme autre exemple du caractère atectonique de l'architecture transcaucasienne dans son système de décoration. Rappelons que l'arcature aveugle est un procédé de décoration des façades d'origine probablement romaine, qui a été élaboré en Arménie au milieu du VII<sup>e</sup> siècle et s'est répandu dans l'architecture culturelle des pays chrétiens de Transcaucasie aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, notamment dans l'école architecturale de la capitale arménienne Ani, avant de se retrouver un peu plus tard en Occident, en particulier dans l'Italie du XII<sup>e</sup> siècle. Selon Baltrušaitis, ces arcatures « se présentent non pas comme les données d'une structure, mais comme le résultat d'un caprice de décorateur. On peut les interpréter comme des éléments d'architecture ayant subi une influence ornementale, comme des éléments ayant reçu une échelle trop grande ».

Le résultat de ce développement jugé par Baltrušaitis démesuré est que « l'édifice n'est plus bâtisse, mais bijou, coffret précieux, richement décoré ».

### **Considérations relatives à l'architecture arménienne**

Les études de Jurgis Baltrušaitis relatives à l'architecture sont moins volumineuses que celles consacrées au décor, mais elles ont été tout aussi importantes pour la connaissance par l'Occident des cultures transcausiennes.

L'un des principaux objets de ces travaux a été l'arc en ogive qui, disposé en nervures croisées sous les voûtes des cathédrales, est un élément caractéristique de l'architecture gothique et dont des formes analogues s'observent en Arménie.

Auguste Choisy avait été le premier, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à considérer l'Arménie comme l'origine possible de cette structure arquée. Lancé sur cette piste, Jurgis Baltrušaitis accorda, lors de ses voyages en Transcaucasie et en Turquie, une attention particulière aux monuments arméniens. Il publia à partir de ces documents *Le problème de l'ogive et l'Arménie* (Paris, 1936). Pour la première fois en Occident, on y trouve présentée une série de monuments architecturaux arméniens des X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles dans lesquels les voûtes sont portées par des arcs disposés en nervures croisées.

Souvent menacée par les tremblements de terre, l'Arménie a élaboré au cours du Moyen Age, pour la construction de ses églises, des structures tectoniques compactes capables de porter une coupole en appuyant celle-ci, non pas sur des colonnes isolées, mais sur des sup-

ports faisant partie intégrante de l'ossature murale. Développant ce principe aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les architectes arméniens ont mis au point des systèmes de paires d'arcs croisés enjambant tout l'espace et retombant sur les murs latéraux.

Ces croisées d'arcs sont employées dans divers types de bâtiments monastiques de l'Arménie, surtout au XIII<sup>e</sup> siècle : des narthex, des bibliothèques, des clochers, des réfectoires. Ils rappellent très précisément des structures analogues d'Occident. Décrivant l'un des meilleurs spécimens arméniens, celui du monastère de Haghpat (fin XII<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup>), Jurgis Baltrušaitis ne cache pas son admiration devant « cette magnifique ossature qui s'étend au-dessus d'une surface de 140 m<sup>2</sup> ». Or, comme l'auteur l'observe, ce narthex arménien présente une étonnante ressemblance avec un monument du XII<sup>e</sup> siècle du nord de l'Italie : le narthex de Casale-Monferrato.

Dans ces édifices d'Arménie, « la diversité des plans semble épuiser toutes les formules, presque toute la série des solutions possibles. Le système se développe avec une parfaite logique, apparaît comme une nécessité absolue de construction. La structure des arcs, l'appareillage des claveaux, la clé, le tracé, tout l'assemblage atteint la perfection ».

L'auteur précise que ces édifices « semblent résoudre antérieurement et d'une manière plus complète et plus pure toute une série de problèmes posés aussi par les constructions d'Occident ».

Il en conclut que les analogies sont telles que les architectes occidentaux ne pouvaient pas ignorer les expériences de leurs confrères d'Arménie et ont dû s'en inspirer. Avec plus d'assurance que dans ses observations sur la sculpture, il émet sa thèse sur l'existence attestée de nombreuses présences arméniennes, notamment en Italie, au Moyen Âge.

### **Valeur de la contribution de Jurgis Baltrušaitis**

Une telle vision des choses concernant les ogives peut paraître aujourd'hui trop formellement comparatiste ou insuffisamment fondée chronologiquement, les parallèles arméniens des constructions occidentales ne leur étant pas forcément antérieurs, comme l'auteur le croyait. Mais quelle que soit l'opinion que l'on peut en avoir, l'incontestable mérite de Jurgis Baltrušaitis demeure d'avoir fait découvrir au monde scientifique européen une collection jusque-là inconnue de monuments, dans une perspective très audacieuse que personne n'a osé développer depuis.

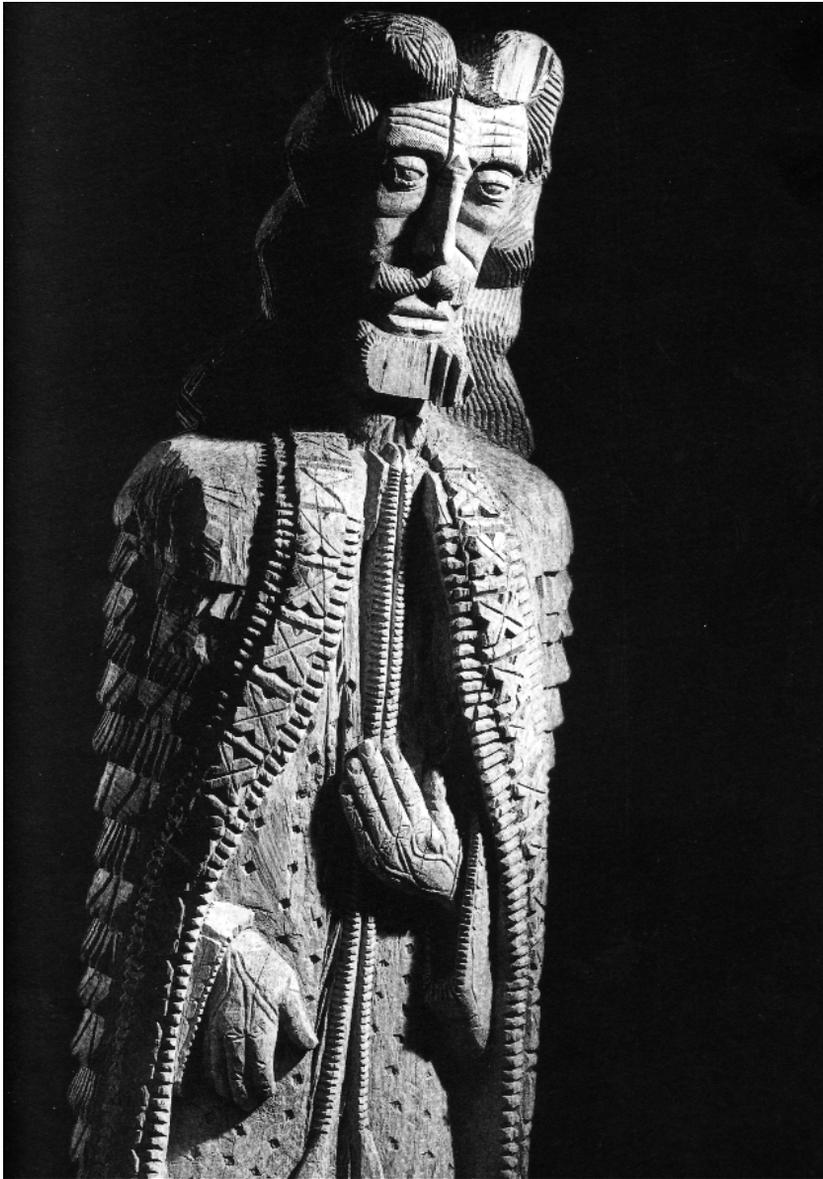
Baltrušaitis a été l'un des premiers savants occidentaux à étudier sur place, à relever et photographier lui-même, puis à publier avec une grande rigueur scientifique les monuments de sculpture et d'architecture du Caucase chrétien. En ce sens, il fut le fidèle disciple et compagnon d'Henri Focillon qui prônait l'analyse objective de « la vie des formes », opposée à l'académisme de laboratoire et aux théories abstraites dictées par le romantisme ou les nationalismes.

Avant lui, le savant autrichien J. Strzygowski avait publié à Vienne en 1918 un important ouvrage en deux volumes intitulé *Die Baukunst der Armenier und Europa*. Révolutionnaire pour son époque, l'ouvrage du savant viennois plaçait en Arménie la source de nombreuses formes observées plus tard en Occident. Jurgis Baltrušaitis réalisa, lui, un travail moderne d'archéologue-médiéviste, de documentaliste de terrain, valorisé ensuite par un ensemble d'analyses et de synthèses morphologiques et comparatives, servies par sa rigueur et son talent de savant.

Grâce à lui, l'intérêt pour la connaissance des arts du Caucase chrétien est resté vif en Europe des années 20 jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, contribuant à préparer la reprise, à partir des années 1960, de l'étude scientifique de ce richissime patrimoine.

Sur la partie de la vie et de l'oeuvre de Jurgis Baltrušaitis qui nous intéresse ici, on pourra citer une bibliographie succincte :

- CHEVRIER J.F., *Portrait de Jurgis Baltrušaitis*, Paris, 1989, notamment p.21-46.
- DONABEDIAN P., « L'apport de Jurgis Baltrušaitis à l'étude du Caucase chrétien » in revue *Logos*, n°22, Vilnius, 2000, pp.156-166 (en lituanien).
- HADJIAN T., « Jurgis Baltrušaitis et l'architecture arménienne » in quotidien arménien *Haratch*, Paris, 26 février 1988 (en arménien).
- *Lietuvių enciklopedija*, tome 2, Boston (Mass.), 1954, p.130 (en lituanien).
- TCHOUGASZIAN L., « Jurgis Baltrušaitis et la réalité arménienne », in revue *Handes Amsorya*, Vienne, 1988, p.243-247 (en arménien).
- ZARIAN A., *Questions d'histoire de l'architecture arménienne* [recueil de traductions d'ouvrages occidentaux concernant l'architecture arménienne, introduites par A.Z.], Erevan, 1973, notamment p.5-10 (en arménien).



Lionginas Šepka  
*Kristus (le Christ)*

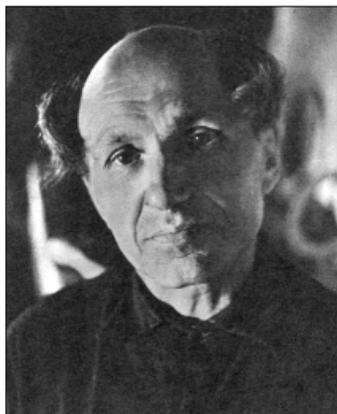
1950-1951, fragment du monument funéraire à son frère Petras

# Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien

*par Philippe Edel*

Parmi les sculpteurs populaires lituaniens du XX<sup>e</sup> siècle, Lionginas Šepka est certainement l'un des plus originaux. Il s'inscrit dans la tradition de l'art naïf et fut certainement l'un des derniers « faiseurs de dieux ».

Šepka est né dans une famille paysanne le 15 septembre 1907 dans le village de Šiaudinė, district de Rokiškis. Son père possédait une petite exploitation agricole de trois hectares et demi. Il fut élevé au milieu d'une famille nombreuse, avec quatre frères et une sœur, étant lui-même le plus jeune. Son enfance et sa jeunesse furent à l'image



Lionginas Šepka en 1969

de celles de nombreux Lituaniens de son époque : berger à la ferme familiale étant enfant, il prit part, après l'école primaire qu'il fréquenta très irrégulièrement, aux travaux des champs jusqu'à l'âge de 20 ans, fit son service militaire dans l'armée lituanienne, puis revint au village comme ouvrier agricole.

Lors d'une rixe au village, il fut gravement blessé. Traumatisé par cet événement, il quitta le village et partit pour la Samogitie, dans l'ouest du pays, où il exerça divers métiers : terrassier, tailleur de pierres, bûcheron. C'est sur l'invitation insistante de son frère Petras qu'il revint dans sa région natale, dans le village de Pandėlys où il vécut, avec la famille de ce dernier, une vie contemplative et de reclus. La mort de Petras en 1949 fut un grand choc pour lui et le rappela brutalement à la réalité. Son talent se manifesta soudain et de manière spontanée. C'est en voulant réaliser un monument commémoratif à l'occasion du premier anniversaire de la mort de son frère, en 1950, qu'il créa les premières sculptures en bois. Il s'investit pleinement dans cette activité créatrice. Il quitta la maison de sa belle-sœur, construisit lui-même une hutte à l'écart et

se voua à sa passion. Il réalisait de nombreuses sculptures en bois, de toutes tailles, qu'il vendait pour vivre, d'abord aux gens de la campagne environnante, puis, la renommée aidant, aux citadins et intellectuels venant lui rendre visite.

Les critiques d'art lituaniens distinguent deux périodes de création chez Lionginas Šepka. La première, entre 1950 et 1960, est dominée par la thématique religieuse, ainsi que les légendes et les « *dainos* » (chansons traditionnelles lituaniennes). Comme dit l'écrivain Justinas Marcinkevičius, c'est l'époque du « genre épique rural ». N'étant pas tributaire des canons iconographiques, les dieux de Šepka sont habillés de vestes et chaussés de sabots, ses saintes ont les épaules recouvertes d'écharpes campagnardes, ses livres sacrés sculptés sont écrits en lituanien. Šepka puise son inspiration dans son enfance et dans son environnement rural.

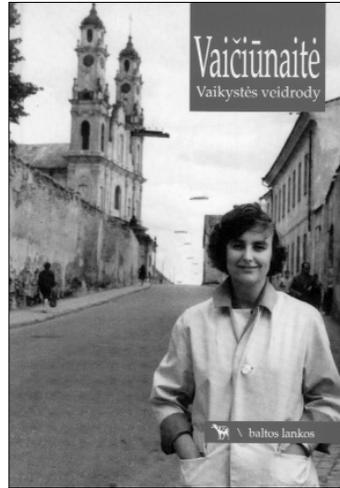
À partir de 1960, surgissent dans son art des thématiques liées à la vie sociale et à la nature, ainsi que les personnages historiques de la Lituanie. Le monde floral et la faune font leur apparition, notamment les oiseaux. Il s'appuie sur sa fantaisie et son intuition artistique, transforme librement les figures, modifie les proportions des objets et leurs dimensions. Il couvre la surface de ses sculptures de motifs très riches et géométriques. Sa force de créateur réside notamment dans ses synthèses plastiques et ornementales, où il conserve la monumentalité des formes. Individualiste, concentré sur sa vie intérieure, vivant retiré des autres artistes, peu perméable aux influences de son époque, il étonne par son approche personnelle et par la richesse inépuisable de sa fantaisie spontanée, un peu à l'image de l'artiste française Séraphine Louis (1864-1942). Personne avant lui n'avait travaillé de cette manière et de nombreux artistes lituaniens continuent aujourd'hui à s'inspirer de ses méthodes.

Pour en savoir plus sur cet artiste talentueux et attachant, il convient de se référer aux deux très intéressantes biographies consacrées à l'artiste, publiées en lituanien avec un résumé en anglais, et abondamment illustrées : *Lionginas Šepka* par Zita Žemaitytė (Vaga, Vilnius, 1984) et *Šepka – medžio drožyba* par Giedrė Jankevičiūtė (Baltos Lankos, Vilnius, 1998).

# L'annuaire téléphonique

*Une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė*

L'annuaire traîne parmi les vieux papiers. Un annuaire jauni et déchiré, un annuaire d'avant-guerre. LISTE DES ABONNÉS AU TÉLÉPHONE DE LITUANIE POUR L'ANNÉE 1940. ÉDITÉE PAR LA DIRECTION DE LA POSTE. Je feuillette les pages de Kaunas, à la lettre V : *Vaičiūnas, Viktoras, Dr, spécialiste en neurologie et maladies internes (de 15 h à 18 h), 42 rue Gedimino, appt. 4, 26821*. Oui, c'est bien le nom de mon père, c'est notre adresse, notre numéro de téléphone. Je ne l'ai jamais oublié. Même si j'étais toute petite quand le téléphone a été réquisitionné pendant la guerre, il résonne en moi comme de sourds battements de cœur – 26821. Comme si quelqu'un faisait tourner le cadran du téléphone pour composer cet ancien numéro et que, d'un coup, une sonnerie stridente retentissait. Il n'y a que moi qui puisse décrocher. Car tous les autres sont morts. Je répondrai avec mes tripes et mon âme. Mais c'est probablement moi qui compose lentement ces chiffres et j'appelle dans le noir et dans le vide. Décrochez, répondez ! Combien vous me manquez ! Que je vous aime !



Judita Vaičiūnaitė en 1964 en couverture d'un recueil de ses nouvelles

L'immeuble est toujours là. Il porte un autre numéro et la plaque en émail blanc signalant, à côté de la porte principale, les heures de consultation a disparu depuis cinquante ans. Le bâtiment en brique à deux étages, orné d'un oriel et d'une tourelle, est situé au coin d'une rue qui gravit la colline. Un des murs est aveugle et recouvert d'immenses plantes grimpantes où gazouillent les oiseaux, des moineaux pour la plupart. Il n'y avait pas de pigeons à l'époque. Je me souviens avoir entendu que la maison avait été construite par deux Américains célibataires, un frère et une sœur. Les six appartements étaient loués. Avant la guerre, il y avait parmi les locataires plusieurs familles juives qui connurent un destin tragique ; je n'en sais pas plus et il n'y a plus personne à qui poser des questions. Tous les abords sont vallonnés. Tout près monte le majes-

tueux escalier en granit Žemaičių. Un peu plus haut, plus raide, l'escalier Dzūkai. Au tournant de la rue, encastré entre deux collines verdoyantes, s'ouvre le grand escalier Kaukas, également en granit, probablement le plus bel escalier de rue au monde. Et à l'opposé, vers la rue Putvinskio, se trouve le mystérieux escalier en bois Aušros Takas et, plus loin encore, un autre escalier que surplombe l'église inachevée de la Résurrection du Christ. Tous ces escaliers mènent vers le sommet, toujours plus haut ; vers l'infini du ciel, vers le pays des merveilles comme l'escalier qu'empruntait la princesse dans le grand tableau de Kazys Šimonis accroché dans notre séjour. Un jour d'hiver, avec mes collègues écrivains venus à une rencontre littéraire à Kaunas, nous sommes passés par-là et, lorsque notre minibus a descendu la rue Žemaičių et a brusquement bifurqué, j'ai entendu quelqu'un dire « C'est comme en Géorgie ». Mais à l'époque de mon enfance, il y avait peu de voitures et nous descendions en traîneau la rue Žemaičių enneigée : une ribambelle d'enfants et une longue file de luges.

Notre appartement avait quatre pièces : le bureau blanc du père qui sentait les médicaments, la salle d'attente remplie de malades, le séjour ensoleillé avec ses fenêtres donnant sur une large rue verdoyante et calme, avec son oriel et sa porte à double battant – un jour de deuil, elle s'ouvrira largement sur le bureau du père –, et enfin une chambre sombre et triste avec une fenêtre donnant sur la cour étroite et bétonnée. La cour était fermée et accessible par le couloir intérieur de la maison ; sur la terrasse, minuscule et crasseuse, il y avait une poubelle, puis l'entrée vers la cave avec des marches servant de temps en temps d'abri, ainsi qu'une porte cochère toujours fermée. Mais aujourd'hui, j'y ai vu garée une voiture rutilante. Comme jadis, aucune verdure, aucune plante, aucun arbre. Sauf une mangeoire accrochée à la fenêtre de la cuisine pour les moineaux et les mésanges. Et en face, le mur aveugle en brique d'un grand immeuble.

C'est dans cette maison, un beau jour d'été d'avant-guerre, au retour de l'hôpital, que j'ai débuté mon voyage dans la vie. Je suis née minuscule avec de longs cheveux noirs. « Une vraie Judith », avait dit mon père dès qu'il m'a vue, même si le prénom avait déjà été choisi par Petras Vaičiūnas<sup>1</sup>. Je me vois vaguement couchée dans un lit métallique tressé, peint en blanc, une petite fleur bleue devant moi que je pelote jusqu'à la mettre en lambeaux. Le visage de mes parents penchés sur moi, et la sœur de deux ans tout émue, avec une coupe droite de che-

---

<sup>1</sup> Écrivain lituanien, oncle de l'auteur (NDT).

veux clairs, aux grands yeux bleus, qui m'accueille avec tant d'amour et de joie. Depuis lors, sa main chaude et ferme ne m'a jamais abandonnée : à la maison, dans la rue, à l'école. Je n'ai jamais été seule, toujours protégée, entourée et câlinée. Que j'ai été fière de ma sœur ! J'ai passé les dix-sept premières années de ma vie dans cette maison. Tout y est resté intact : le même motif du plancher dans le couloir, les mêmes vitres dans les portes de l'appartement. Il n'y a pas longtemps, ma sœur m'a dit : « Que c'est étrange, tout est resté en l'état, sauf les personnes ». Aujourd'hui, la sœur est partie, elle aussi. Dans l'appartement vit une dame aux cheveux gris, intelligente et belle, avec une petite croix orthodoxe en or autour du cou ; c'est la petite-fille du comte Malkevičius qui, dans un passé lointain, avait perdu au jeu tous ses domaines en Biélorussie. Dans cet appartement, elle se mariera, élèvera ses deux enfants, accueillera ses petits-enfants et soignera son mari mourant. Venue par hasard une fois chez elle, j'y ai retrouvé mes poèmes d'enfance, quarante ans après, oubliés lors de notre déménagement et toujours soigneusement conservés.

Tels sont les images et les souvenirs qu'éveille en moi cet annuaire ouvert et poussiéreux. Le numéro de téléphone est le 26821. Le silence est sinistre et bourdonnant.

Titre original : « *Telefonų knyga* »

Réédition par Baltos Lankos, Vilnius, 1996.

Traduction en français de Liudmila Edel-Matuolis, 2002.

# Turinys

## **Lietuviai - Napoleono kariai**

*Jean Grison, istorikas*

## **Penkeri tremties metai Sibire (1941-1946)**

*Aldonos Graužinytės atsiminimai, Alain Rechner'o įvadas*

## **Jonas Jablonskis (1860-1930) ir lietuvių kalbos atgimimas**

*Arnoldas Piročkinas, kalbininkas, Vilnius*

## **Jurgis Baltrušaitis (1903-1988) – eruditas ir toliaregis**

*Ugnė Karvelis, rašytoja, vertėja, diplomatė*

## **Jurgis Baltrušaitis ir krikščioniškojo meno atradimas Užkaukazėje**

*Patrick Donabédian, meno istorikas, Paryžius*

## **Lionginas Šepka (1907-1985) – lietuvių liaudies menininko portretas**

*Philippe Edel, Strasbūras*

## **“Telefonų knyga” – Juditos Vaičiūnaitės novelė**

*Į prancūzų kalbą vertė Liudmila Edel-Matuolis*

# Summary

## **Napoleon's Lithuanian warriors**

*Jean Grison, historian*

## **Five years in Siberian camps (1941-1946)**

*Aldona Graužinytė's memoirs, with an introduction of Alain Rechner*

## **Jonas Jablonskis (1860-1930) and the awakening of the Lithuanian language**

*Arnoldas Piročkinas, linguist, Vilnius*

## **Jurgis Baltrušaitis (1903-1988) – erudite and visionary**

*Ugnė Karvelis, author, translator, diplomat*

## **Jurgis Baltrušaitis and the discovery of the Christian art in Transcaucasia**

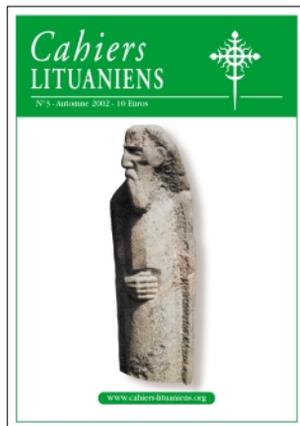
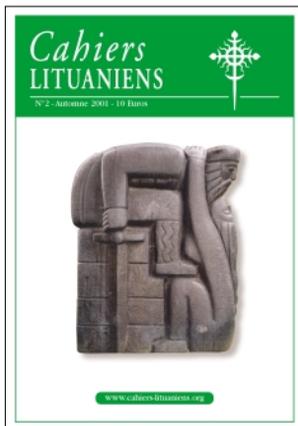
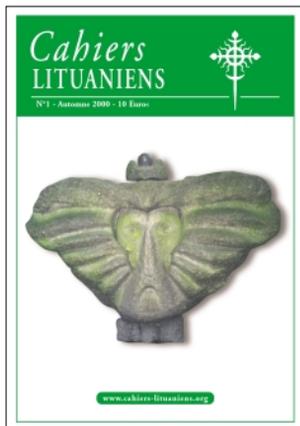
*Patrick Donabédian, art historian, Paris*

## **Lionginas Šepka (1907-1985) – portrait of an Lithuanian folk artist**

*Philippe Edel, Strasbourg*

## **“The telephone directory” – a short story of Judita Vaičiūnaitė**

*Translation into French by Liudmila Edel-Matuolis*



## Revue culturelle en langue française sur la Lituanie

Les **Cahiers Lituaniens**  
sont publiés avec le soutien de la

**FONDATION ROBERT  
SCHUMAN**  
L'EUROPE EN ACTIONS

[www.robert-schuman.org](http://www.robert-schuman.org)

N° ISSN 1298-0021  
N° ISBN 2-9510154-9-6

